

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable
des toniques et des stimulants.



Ne constipant jamais

EMILE ZOLA

A M. MARIANI,

... la liqueur de vie, qui allait combattre la débilité humaine, seule cause réelle de tous les maux, une véritable et scientifique fontaine de Jouvence, qui, en donnant de la force, de la santé et de la volonté, referait une humanité toute neuve.

EMILE ZOLA

DOSE: — Un verre à Bordeaux avant ou après les principaux repas. Pour les enfants un verre à Madère est suffisant.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal
Seuls agents au Canada.

VOL. III - NO. 23

Samedi, le 20 Février 1897

SOMMAIRE DES GRAVURES :

LE VIEUX QUEBEC — Le plus ancien college classique de l'Amérique, fondé en 1635.

LE QUEBEC MODERNE — Nouvel Hotel de Ville, construit en 1895-96, sur l'emplacement du College des Jesuites.

BEAUX-ARTS — Chasseur en Foret — Prete pour la Promenade — A Monte-Carlo, Un Joueur malheureux — La Sœur de Charite.

ACTUALITES — Incendie des edifices publics, partie ouest, Ottawa — La Peste aux Indes, un Enterrement pendant la nuit — Femmes Hindoues — Une rue de Bombay — Divers Types Hindous — Pour augmenter la vitesse des navires.

Un Sport nouveau genre, page comique, et 15 autres gravures amusantes.

Histoire de Napoleon -- Feuilleton illustre — Devinette Jeu, etc.

LE NUMERO : 5 CENTINS

Bureau et Atelier de Photogravure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.

JERUSALEM

ET

LES LIEUX-SAINTS

LE CYCLORAMA UNIVERSEL commencera, le 6 mars prochain, la publication d'une relation d'un voyage en Terre-Sainte. Cet ouvrage remarquable est écrit par un pèlerin. Nous le donnerons

ILLUSTRE DE 150 GRAVURES

Une carte de la Palestine

offrant une vue d'ensemble de l'itinéraire du voyage, permettra aux lecteurs de suivre les pieux pèlerins pour ainsi dire pas à pas, tandis que les nombreuses illustrations contribueront à leur procurer tous les plaisirs d'un voyage à Jérusalem, sans en éprouver les fatigues. La relation est rendue complète par

UN PLAN DE JERUSALEM

Rien ne saurait mieux donner une idée de ce voyage extraordinaire que l'énumération des

PRINCIPAUX CHAPITRES

Kaiffa, le Carmel, Saint-Jean-d'Acre — Campement de Nazareth et de Djennin — Sébastieh (Samarie) — Naplouse — Puits de la Samaritaine, Silo — Les Montagnes d'Ephraïm — Campement de Sindjil — JERUSALEM — Fête de l'Ascension sur le Mont des Oliviers — Béthanie et ses souvenirs — Bethphagé — Le CALVAIRE, le SAINT-SEPULCRE — Le Patriarcat latin de Jérusalem — L'Ordre du Saint Sépulcre — Saint Jean-du-Désert — Bethléem — Le Sanctuaire de Sainte-Anne de Jérusalem — Pleurs des Juifs, le Temple de Salomon — Le Mont Sion, le Cénacle — La voie douloureuse — Les Filles de Sion — Sanctuaire de l'Ecce Homo — La Mosquée d'Omar — La mosquée El-Aksa — Promenade autour des murs de Jérusalem — Cavernes royales — Vallée de Josaphat — Tombeau des Juges — Tombeau des Rois — Tombeau d'Absalon, Torrent du Cédron — Siloé — Haceldama — Tombeau de la sainte Vierge — Grotte de l'Agonie — Le jardin de Gethsémani — Vallée de Térébinthe — Ramleh — Jaffa, etc., etc.

LE

CYCLORAMA UNIVERSEL

EN VOLUMES

La collection des fascicules du CYCLORAMA UNIVERSEL forme de forts volumes, remplis de jolies gravures sur des sujets variés :

Beaux-Arts,
Sciences,
Voyages,
Sports,
Modes,
Humour,
Etc., Etc.

L'administration pourra disposer de quelques collections complètes, que nous vendrons aux prix suivants :

3 VOLUMES RELIES, FORMANT 2,000 PAGES \$5

Bonne reliure, dos en cuir et plats en toile.

Au volume, separement

Volume I — 620 pages, bonne reliure . . . \$2.00
Volume II — 652 pages, même reliure . . . 1.75
Volume III — 728 pages, même reliure . . . 1.75

Ce dernier volume ne sera prêt que vers le 15 mars prochain.

☞ Ceux qui désireraient se procurer la collection complète feront bien de ne pas tarder à donner leur commande.

Payable à livraison

Transport à la charge de l'acquéreur.
S'adresser, par lettre ou autrement :

“ LE CYCLORAMA UNIVERSEL ”

1560, rue Notre-Dame,
B. de P. 2182. MONTREAL.

PRIME No 5

UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une centaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.



BEAUX-ARTS.— Chasseur en forêt



Gontran est en train de négocier un emprunt qui le remettra un peu à flot.

- Eh bien ! lui demande un ami, où cela en est-il ?
 — Oh ! c'est conclu : l'affaire est dans le sac !
 — Tu veux dire que le sac est dans l'affaire.

DEVINETTE



Ici Olga, Fred, Peppi, Lina et Marthe, mais où est la petite Emilie ? je ne la vois pas.

Pas un seul

De tous les remèdes préconisés contre les rhumes, la toux, la grippe et la bronchite, il n'y en est pas un seul qui ait accompli autant de guérisons que le Baume rhumal.

La logique des enfants :

UNE PETITE FILLE. — Dis donc, Bob, est-ce que tu sais, toi, ce que c'est, un veuf ?

LE PETIT BOB. — Ça doit être le mari d'une veuve.

LE WHISKY DONNE-T-IL DES FORCES ?



La femme — Moike, donne-moi donc une couple de pelletées de charbon ?

Michel — Tu as entendu le docteur dire que si je levais quelque chose, ce serait mon coup de mort.



Le même homme, une heure après :

Le capitaine — Mike, si tu transportes ce baril à l'embarcadère, tu auras à boire ce que tu voudras.

Michel — Vinguenne ! la paie me ferait lever une goélette.

— Comment, vous avez encore entrepris une nouvelle collection... de quoi donc ?

— De monnaie.

— Ah ! Et quelles pièces recherchez-vous ; peut-être pourrai-je vous en donner.

— Merci bien... N'importe quelles pièces de vingt-cinq ou de cinquante centins feront très bien l'affaire.

Entre gens revenus de bien des illusions :

— Ce n'est pas drôle, la vie, quand on s'aperçoit que la gloire, l'amitié, l'amour ne valent pas un cigare !...

— Et, surtout, que le cigare lui-même ne vaut rien !



A MONTE-CARLO — COMPOSITION DE RECHAN

COURBES TROP ACCENTUEES



— Moi, M. Longvent, je suis un *self-made man*.

— Vous le paraissez. Seulement, vous avez exagéré les meilleurs règles de l'art.

— Comment cela ?

— La beauté des courbes.

Un emprunteur à un usurier :

— Vous n'avez ni cœur ni âme ; vous n'aimez que l'argent.

— Pardon, j'aime encore mieux l'or !

UN MALENTENDU



Couchy — Oui, Rodrigue Gouchy est le meilleur artiste qui ait jamais sorti de cette ville.

Touchy — Mais pourquoi l'a-t-on sorti de la ville ? ...

Balandard, loustic de la plus belle eau, a le tort d'être un peu facétieux et il lui arrive parfois des répliques qui le clouent littéralement ; ainsi, l'autre jour, il s'écrie en montant dans un tramway :

— Est-ce que l'arche de Noé est déjà pleine ?

VOIX DE L'INTÉRIEUR. — Non, entrez ; il n'y manque plus qu'un dindon !

ALLO ! ALLO !



Allô !... Allô !... Allô !...

— Ne vous impatientez pas, patron, en v'là de l'eau.

Bon à savoir

On guérit un rhume même opiniâtre en prenant du **Baume rhumal**. D'autres remèdes ont été employés dans les mêmes cas, et ils n'ont pas donné de résultats satisfaisants. Le **Baume rhumal** soulage dès la première dose ; il guérit toujours.

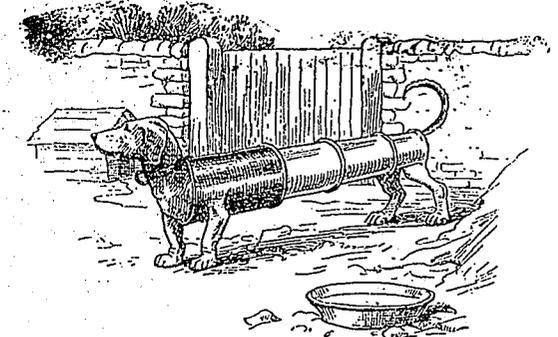
Au restaurant.

Au moment d'entamer le potage, un consommateur aperçoit un magnifique cheveu noir qui y surnage.

Il appelle le garçon, et tranquillement :

— Rempportez ça, dit-il : je n'aime que les blondes !

LES CHIENS TELESCOPIQUES



Race qui fait l'ambition de quelques éleveurs de progrès.

— Moi, disait un banquier, à Alexandre Dumas, je suis pour les principes de 89.

— De 89 pour 100 ?

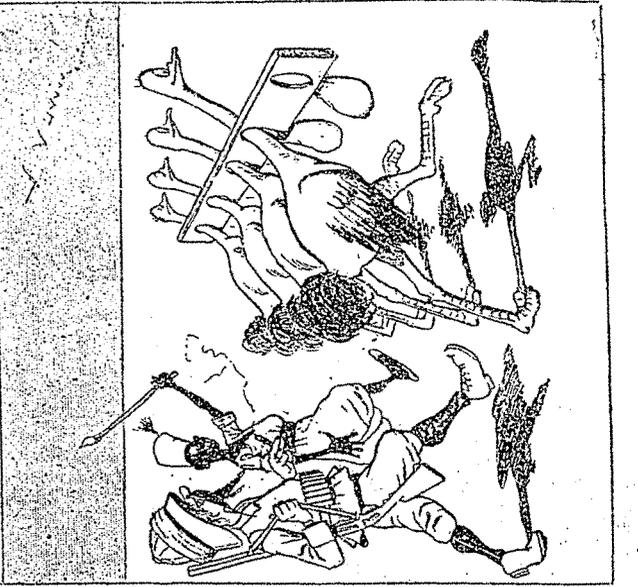
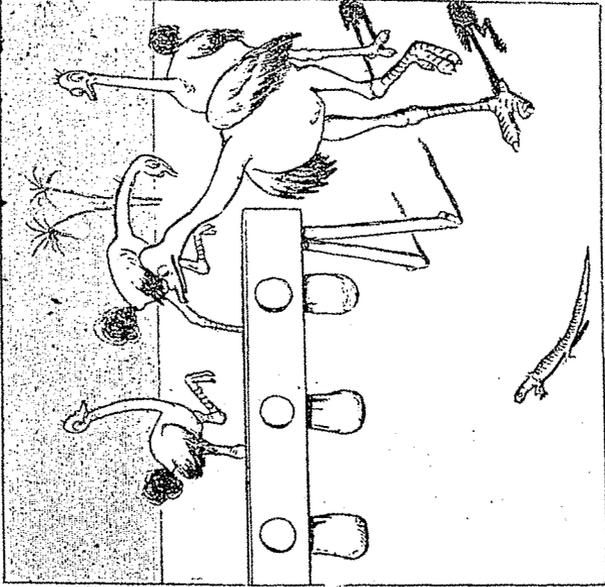
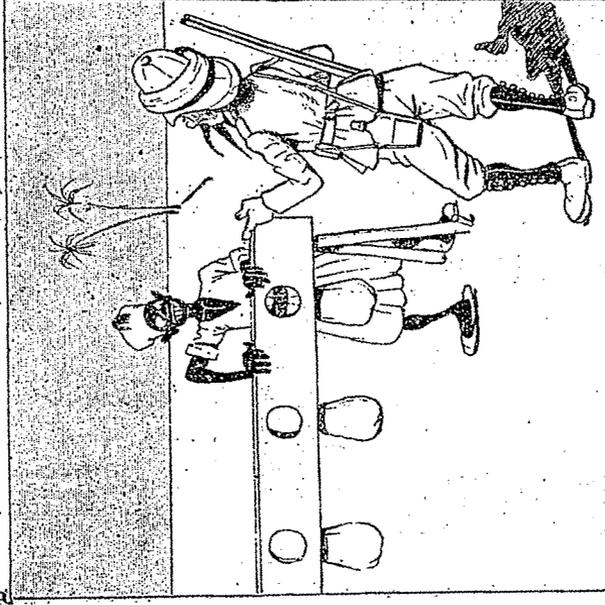
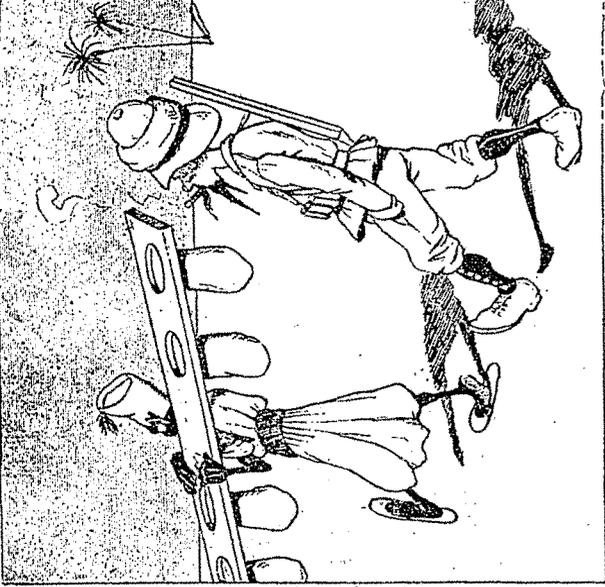
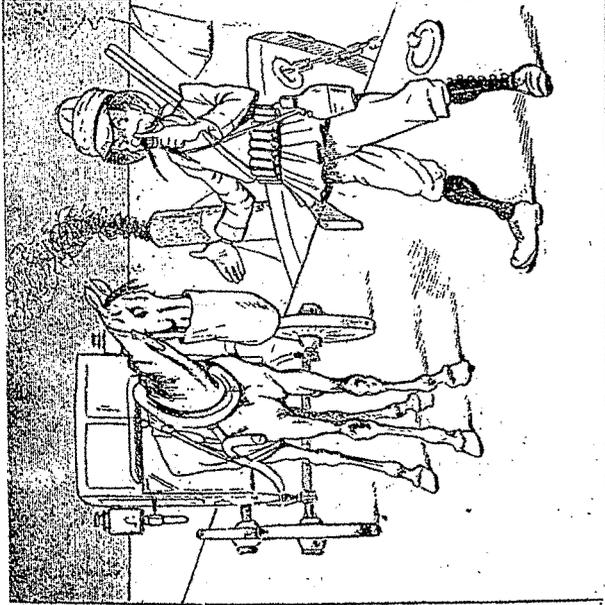
IL L'A, EU BONNE



Elle — Oh ! non, je n'emporte jamais d'éventail.

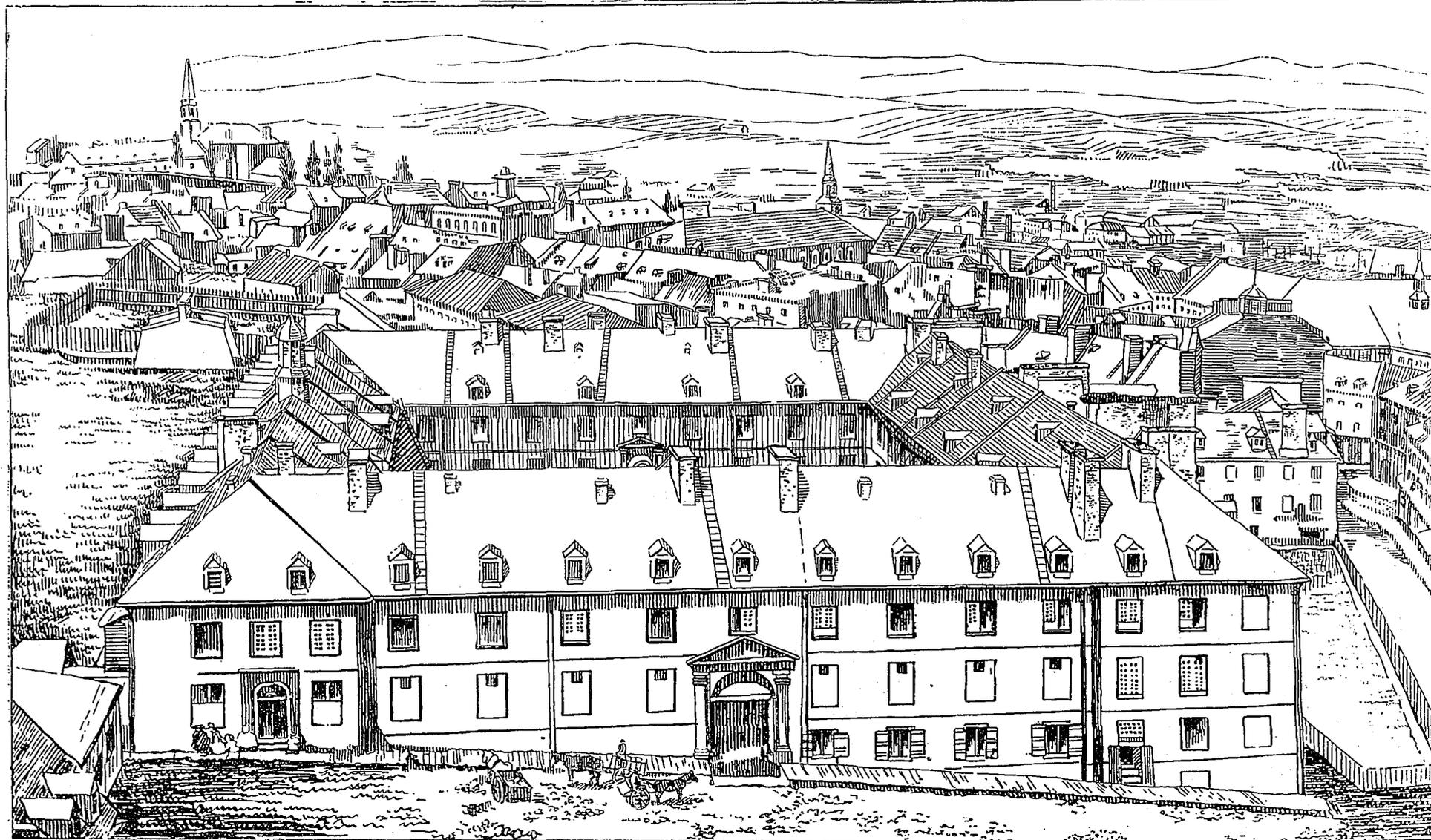
Lui — Eh ! peu nécessaire. Au besoin vous pourriez prendre votre ratelier et vous éventer avec ! ...

UN SPORT NOUVEAU GENRE

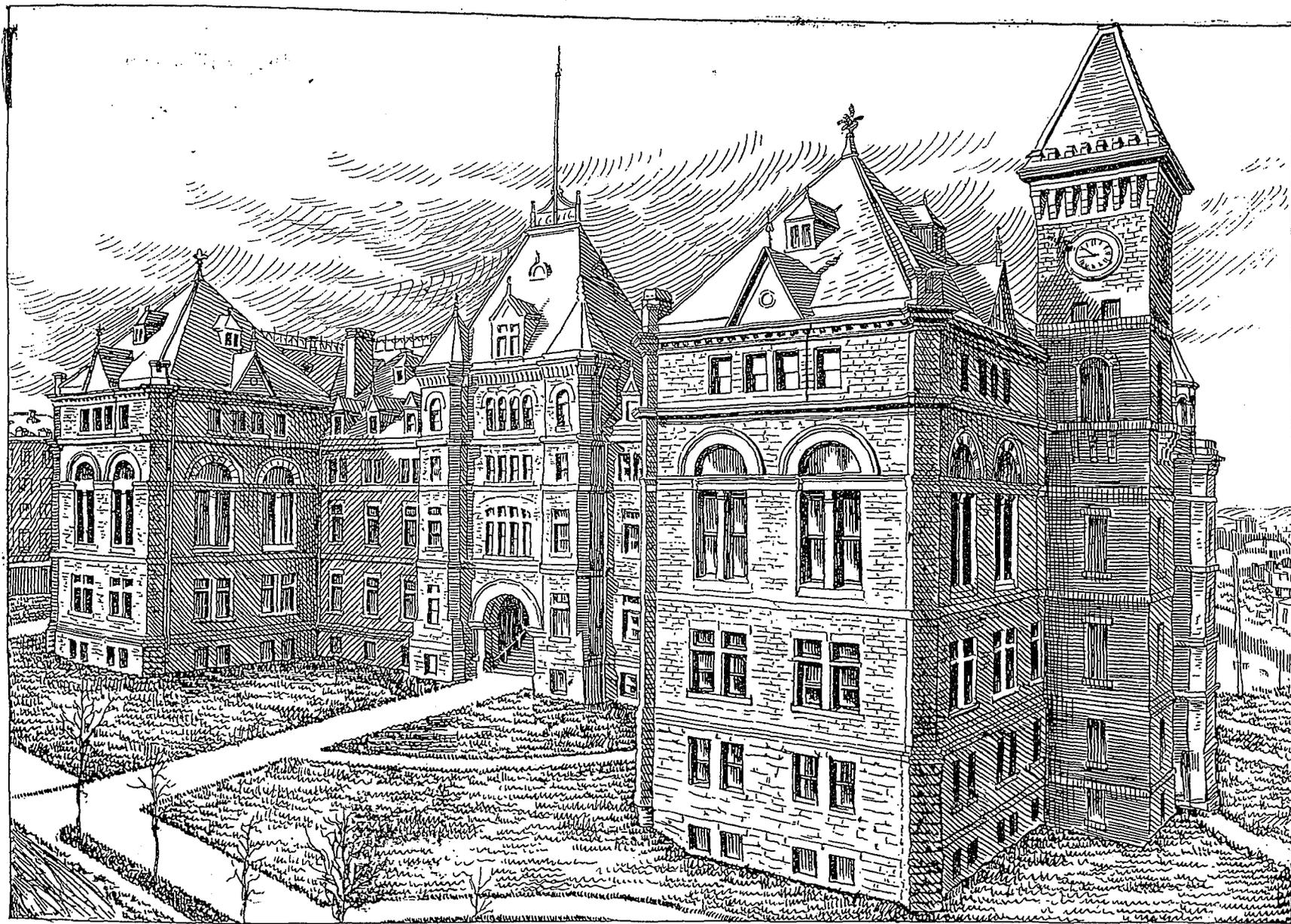


PRENDRE L'AUTRUCHE AU PICOTIN

LE VIEUX QUEBEC — LE COLLEGE DES JESUITES



Le plus ancien collège de l'Amérique, fondé en 1635. — Fut converti en casernes, sous la domination anglaise, puis démoli après le retrait des troupes, il y a quelque vingt ans. D'après une photographie Livernois



QUEBEC — Hôtel de ville, érigé en 1895-96, sur l'emplacement du collège des Jésuites.

UN LOCATAIRE QUI DEMENAGE AVANT TERME



I — On emporte le sofa, et voici la femme du propriétaire ! Que faire ?



II — Le problème : Que faire de nos enfants, se trouve enfin résolu.



III — Comment êtes-vous, madame ? Plaisir de vous voir, madame. Passez donc vous asseoir de l'autre côté, madame ?



IV — Oh ! non, ne vous dérangez pas. Je vais être très bien ici. Elle va pour s'asseoir. Tableau vivant.

Un Anglais racontait qu'étant à Naples, en train de prendre le thé avec sa femme, par un soir d'orage, la foudre était entrée dans la chambre et que la pauvre femme avait été réduite en poussière.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie un des auditeurs, et qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit ?

L'Anglais, froidement :

— J'ai sonné et j'ai dit : " John, balayez milady."

Un médecin pendant sa visite à l'hôpital s'adresse à un malade :

— Quelle est votre profession ?

— Musicien.

Le médecin aux internes de service :

— Enfin, messieurs, je trouve ici l'occasion de vous démontrer ce que je vous ai souvent dit dans mes leçons : c'est que la fatigue et les efforts causés dans l'appareil

respiratoire par l'action de souffler dans les instruments de musique était une cause fréquente de l'affection dont cet homme se plaint aujourd'hui.

Puis, au malade :

— De quel instrument jouez-vous ?

— De la grosse caisse !

Tableau ! . . .

MOUCHOIR EN DENTELLE

Ce joli mouchoir en linon léger,
Que je vous ai pris, ô Mademoiselle,
Et dont votre main laissait voltiger
Sur moi la dentelle ;
Ce joli mouchoir en léger linon
Je veux le garder toujours, ma chérie,
Puisque sur un coin j'y lis votre nom
Dans la broderie.

Ce joli mouchoir en linon si doux,
Frêle comme un lys, coquet comme une aile,
Ce joli mouchoir c'est un peu de vous,
O Mademoiselle !

Il sait tout tourment ce joli mouchoir,
Je lui dis ma peine en son sachet rose,
Et voilà comment, — sans même vous voir, —
Avec vous je cause.

Jusque dans mon cœur à jamais défunt,
Ce joli mouchoir fleuri de dentelle
A, sans le savoir, mis votre parfum,
O Mademoiselle !

Ce joli mouchoir en linon léger,
Frêle comme un lys, coquet comme une aile,
Et dont votre main a fait voltiger
Sur moi la dentelle !

ALEXANDRE DRÉVILLE.

Succès immédiat

Les personnes qui souffrent d'affections des voies respiratoires, de maux de gorge, d'enrouement, de rhumes, de bronchites, trouveront un soulagement immédiat en prenant quelques cuillérées de **Baume rhumal**. Le succès est immédiat.

LE FEU DANS LA PARTIE OUEST DES EDIFICES PUBLICS, A OTTAWA



LA SCEUR DE CHARITE

A l'hôpital, sombre demeure,
Un soldat mourant et blessé
Voyait venir sa dernière heure ;
Son front déjà s'était glacé.
Mais, par bonheur, une sœur grise
A son chevet était assise,
Et l'ange providentiel
De sa main lui montrait le Ciel.

La voix comme l'âme attendrie,
Le soldat disait à la sœur :
" Mon sang versé pour la patrie
" Va féconder le champ d'honneur...
" Mais dans notre pauvre chaumière,
" Qui pourra consoler ma mère ?
Et l'ange providentiel
De la main lui montrait le Ciel.



Cet incendie a pris origine dans une tourelle servant de magasin pour le ministre des Chemins de fer et Canaux, au-dessus du bureau du secrétaire privé de l'hon. ministre des Travaux publics. On s'en est aperçu vers 4.15 hrs p. m. le 11 février et, malgré les efforts déployés, le feu n'a pu être contrôlé avant le lendemain matin. Toute la partie supérieure de l'angle nord de l'édifice près de la rue Wellington, est détruite jusqu'à la tour Mackenzie.

" Mourir, ma sœur, c'est peu de chose ;
" Je n'ai rien à me reprocher...
" Mais faudra-t-il que je repose
" Si loin de notre vieux clocher ?
" Mourir !... hélas, pensée amère !
" Je ne verrai donc plus ma mère !
Et l'ange providentiel
De la main lui montrait le Ciel.

Et dans la main de la sœur grise,
La croix semblait étinceler,
La croix qui nous immortalise
Et seule peut nous consoler.
Le soldat, de sa lèvre humide,
Baisa trois fois la sainte égide...
Puis l'ange providentiel
Vît une âme monter au Ciel.

LES GENS ATTACHES A UNE COULEUR



Militaire : voué au bleu. Charbonnier : voué au noir. Boucher : voué au rouge. L'homme voué au vert et aux verres. L'homme voué au marron.

Dans une gare de départ :

— Comment faites-vous pour visiter Rome en deux jours ?

— C'est bien simple. Nous sommes trois. Ma femme visite les églises, ma fille les musées, et moi les cafés et les restaurants. Le soir, nous nous réunissons et nous nous racontons mutuellement nos impressions.

Le précepteur du jeune X..., fils d'un banquier qui s'est enrichi en [pratiquant l'usure, pose la question suivante à son élève :

— Si on emprunte à votre père 1,000 francs, avec promesse de rembourser à raison de 250 francs par an, combien lui devra-t-on au bout de quatre ans ?

— Mille francs.

— Mais, mon enfant, vous ne connaissez pas le premier mot de l'arithmétique !

— Possible... mais je connais papa !

L'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprices que par raison.

FERAIT DU BIEN A SA VOIX



Mad. Bienparlant — Il y a une sorte de pastilles annoncées : on en met dans la bouche et on la tient fermée pendant une demi-heure.

M. B. — Vrai !... Je vais t'en payer deux douzaines de boîtes !...

Dialogue d'actualité :

— J'ai un fort rhume de cerveau ; que faut-il prendre ?

— Plusieurs mouchoirs.

La maman lit le journal tout haut :
" En ce moment, la culture est très-éprouvée : les céleris, les carottes et les choux sont gelés."

Alors, Bob avec sérieux :

— Eh bien ! alors, si les choux sont gelés, je n'aurai donc pas le petit frère que tu m'as promis ?

Clapisson, le compositeur, détestait les petits prodiges, — un instrumentiste précoce l'horripilait... .

Collectionneur éclairé, il avait réuni chez lui un grand choix d'instruments de tous les temps et de tous les modèles, puis, un jour, avait résolu de se défaire de cette collection en faveur de l'Etat.

— Comment, lui disait-on, peux-tu te séparer ainsi de ton trésor !

— Que voulez-vous ? je ne suis pas tranquille... ces instruments me font trembler... J'ai toujours peur de voir mes enfants jouer avec.

Quand nous avons commis une faute, cherchons des remèdes et non pas des excuses.



Femmes Hindoues, de la basse classe, à Bombay

LA PESTE A BOMBAY

La peste sévit à Bombay. Une population de sept cent mille âmes a été réduite de moitié en un mois, par la mort ou par la fuite. L'Europe cherche à se protéger efficacement contre l'invasion du fléau, que l'Angleterre combat sur place, mais qu'elle ne peut enfermer sur le territoire indien.

La même fièvre bubonique fut importée à Marseille en 1720, par un navire, le *Grand-Saint-Antoine*, venant en dernier lieu de Saïda, mais portant des marchandises de provenance hindoue. Les ravages du mal furent épouvantables et durèrent longtemps. Toulon, malgré sa proximité, avait été préservé,

lorsqu'un de ses habitants, nommé Cancelin, mourut, frappé par la contagion. Il avait transporté des ballots de marchandises débarqués du navire contaminé, puis il était rentré chez lui. Sa mort fut suivie de *quatorze mille autres décès de pestiférés*, rien qu'à Toulon!

* *

Il nous a paru intéressant au milieu de ces douloureuses circonstances de demander à l'un de nos amis, qui a fait de fréquents voyages dans l'Inde, des renseignements sur la grande cité où plus de trente mille malades ont déjà succombé et dont près de quatre cent mille habitants viennent de s'enfuir. C'est d'après ses indications qu'ont été rédigées les notes qu'on va lire et dessinés les croquis reproduits en même temps.

Bombay n'est pas à proprement parler une ville, mais une île, où différents faubourgs sont groupés autour d'un port. Elle fait partie d'un archipel égrené le long de la côte occidentale de l'Hindoustan, à peu près à la hauteur du débouché de la mer Rouge dans l'Océan indien, et cette situation privilégiée en a fait le plus commode et le plus vaste entrepôt de commerce, — surtout du commerce du coton, — entre ce pays et l'Europe.

Les îles voisines, dont quelques-unes contiennent des hypogées et monuments religieux de toutes sortes qui compte parmi les plus considérables et les plus beaux que renferme l'Inde, sont : Sachi ou Salsette, Garapouri ou Elephanta, Dravi, Basseïü, Versova, et Trombay.

L'île de Bombay forme l'extrémité de cette chaîne de territoires insulaires, et le port, construit à la pointe méridionale, commande ainsi l'entrée d'une rade immense, très sûre et capable d'offrir un abri commode à une flotte de cinq cents navires.

* *

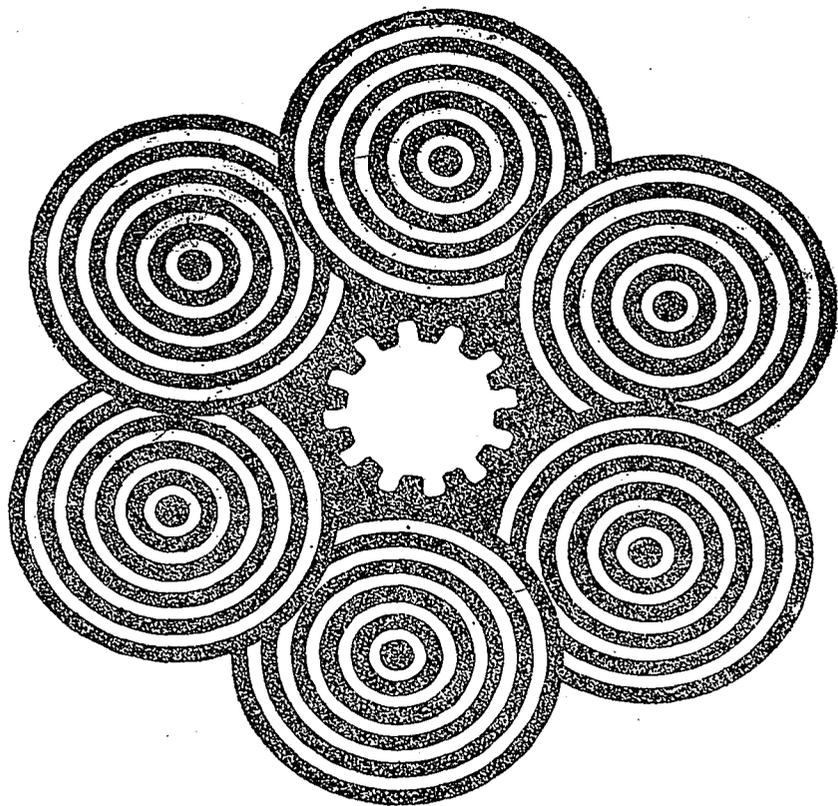
Les Anglais sont les maîtres de Bombay depuis plus de deux siècles et c'est une des rares colonies qu'ils possèdent non par droit de conquête, mais, si l'on peut ainsi parler, par droit conjugal. En effet, le roi Charles II, (Charles Stuart), épousant en 1661 l'infante Catherine de Portugal, trouve cette lointaine et admirable possession dans le douaire de la princesse.

Bombay contient en réalité plusieurs villes : la ville européenne, la ville hindoue, la ville arabe, la ville chinoise, etc. Sans compter que chacune de ces agglomérations est encore morcelée par l'infinité de sectes religieuses et de castes de toutes sortes qui vivent rigoureusement séparées les unes des autres.

La plus ancienne partie de la colonie, la vraie cité de Bombay, c'est ce qu'on appelle "le fort" ou Kilah. C'est là que se trouvent les ateliers maritimes, les chantiers de construction, les bassins, les entrepôts de marchandises anglaises, les presses à coton, environnées de montagnes énormes du précieux produit attendant d'être comprimé en ballot pour l'embarquement et le voyage. Plus avant dans "le fort", on trouve un large square, autour duquel sont rangées les grandes maisons de commerce, les banques, la monnaie, le gouvernement, quelques casernes, et de rares maisons d'habitation...

(Suite à la page 629)

UNE ILLUSION D'OPTIQUE



Remuez les roues dans un petit cercle en les tenant dans une position verticale devant vous, et elles paraîtront tourner

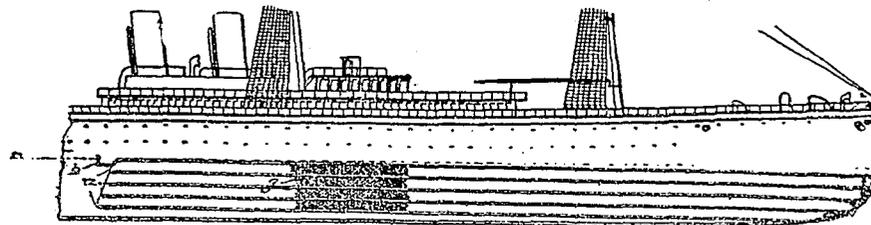
Rapin, qui est un calembouriste forcené, apprend qu'une voiture, faisant un service public, a versé dans un ravin.

— Mariage de lord ! s'écrie-t-il.

— Comment ?

— Dame ! l'union de lady... ligence avec lord...nière !

INVENTION POUR AUGMENTER LA VITESSE DES NAVIRES



Cette invention consiste en un mécanisme qui enveloppe la partie submergée du navire d'une couche d'huile, laquelle réduit la force de résistance de l'eau et permet au navire de glisser plus librement. On calcule que la vitesse du navire en sera augmentée d'un quart. L'appareil est simple, peu coûteux et plutôt de nature à prévenir la corrosion des navires en fer. Il est composé d'une rangée de petits tuyaux superposés horizontalement et qui laisseront suinter, au-dessous la ligne de flottaison, du pétrole cru.

Voyageur se précipitant de la salle d'attente sur le quai de départ au moment où une sonnerie se fait entendre. " Monsieur, est-ce mon train, pour Rouen, qui est là à quai ?

L'employé. — Oui, monsieur. — Vous avez entendu sonner ?

Le voyageur. — Certainement (le train siffle.)

L'employé. — C'était pour annoncer que le train allait partir. Si vous ne m'aviez pas posé de questions, vous aviez juste le temps de sauter dedans. Maintenant, il est parti.

Le Voyageur. — Pas de veine !

Petit Bob à son père en voyant le nouveau-né.

— Dis-donc, papa, il n'a pas de dents, regarde :

Le père. — Il en aura plus tard.

Petit Bob. — Et il n'a pas de cheveux non plus !

Le père. — Ils pousseront avec le temps.

Petit Bob — Non, vois-tu papa, nous sommes refaits. C'est un vieux bébé qu'on nous a envoyé.

FAUX-FUYANTS



— Regarde comme ce bracelet irait bien avec mes boucles d'oreilles.

— Oui, c'est possible, mais je t'assure que tes boucles d'oreilles n'iraient pas du tout avec ce bracelet-là.

Bien peu d'Européens et d'indigènes, en effet, habitent Kilah. On y vient travailler négocier, compter, payer, recevoir, embarquer ou débarquer, mais on n'y réside pas. Comme dans la Cité de Londres, la population laborieuse, les négociants, les gens d'affaires de toutes sortes y accourent le matin et la désertent le soir. Seuls, pendant la nuit, les gardes de police surveillent les entrepôts déserts, et circulent, lamentables fantômes, autour de ces richesses accumulées que manient toute la journée un monde de travailleurs.

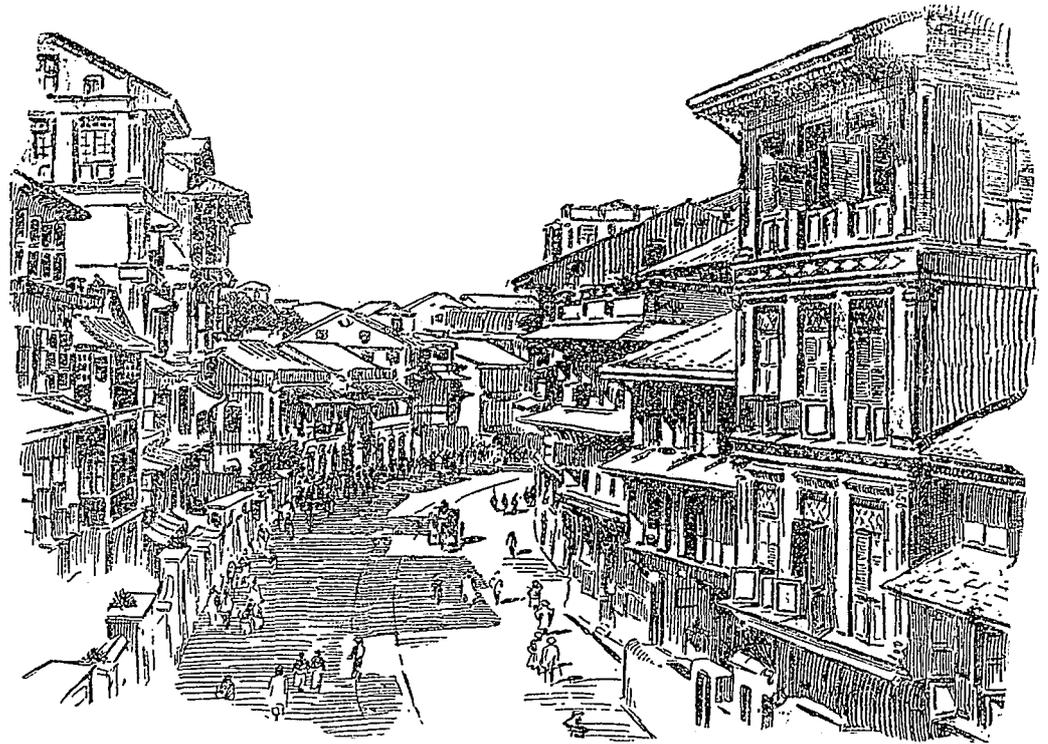
La partie la plus curieuse de Kilah est assurément le marché au coton, ou *Colton green*. C'est une immense place nue, exposée au soleil, avec de très rares hangars destinés à abriter la marchandise pendant la saison des pluies, s'il en reste encore d'inventue. La grande bourse de ce marché se tient à l'ombre des énormes âmas de la précieuse fibre, accumulée en de gigantesques tas de balles pressées, autour desquelles circulent les ouvriers hindoue et les marchands.

La ville européenne ou Colaba est située au sud du port. Elle contient d'assez belles rues, bordées de *bengalows* entourés de jardins. Les appartements, élevés sur des massifs de briques, sont accompagnés de vastes vérandahs entourées elles-mêmes de vastes treillages de bambous. Les toits coniques sont souvent en chaume très épais, pour conserver la fraîcheur et pour combattre l'humidité résultant des fortes pluies de la mousson. Architecture adaptée au climat des tropiques et qui offre en somme beaucoup de charme, dans son caractère exotique.

Un marchand de coton, à Bombay.

La ville indienne, ou ville noire, s'étend au contraire au nord du fort, au delà d'une très vaste esplanade. Deux traits caractérisent cette immense partie de Bombay ; quand on y pénètre, d'abord une odeur étrange, *sui generis*, insupportable à la longue, et qui n'est autre que le relent des nombreux rats musqués qui grouillent de toutes parts dans le sous-sol des maisons ; puis l'aspect étrange, invraisemblable, parfois curieux, des innombrables bazars où se pressent toutes les marchandises de l'Europe ou de la Chine destinées à se répandre dans la presqu'île hindoustannique.

C'est un invraisemblable méli-mélo de tous les peuples venant de la Perse, de l'Arabie, du Beloutchistan, du Céleste Empire, de la Birmanie, du Zanzibar, etc., Dans les rues, c'est un va-et-vient perpétuel, un bruit assourdissant. Cavaliers et voitures, piétons, boeufs, chevaux, chiens, des hommes et des bêtes, des soldats et des marchands, des cipayes et des fakirs, des mahattes et des parsis, des Euro-



UNE RUE DE BOMBAY

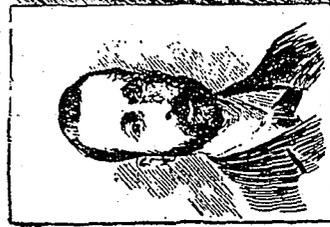
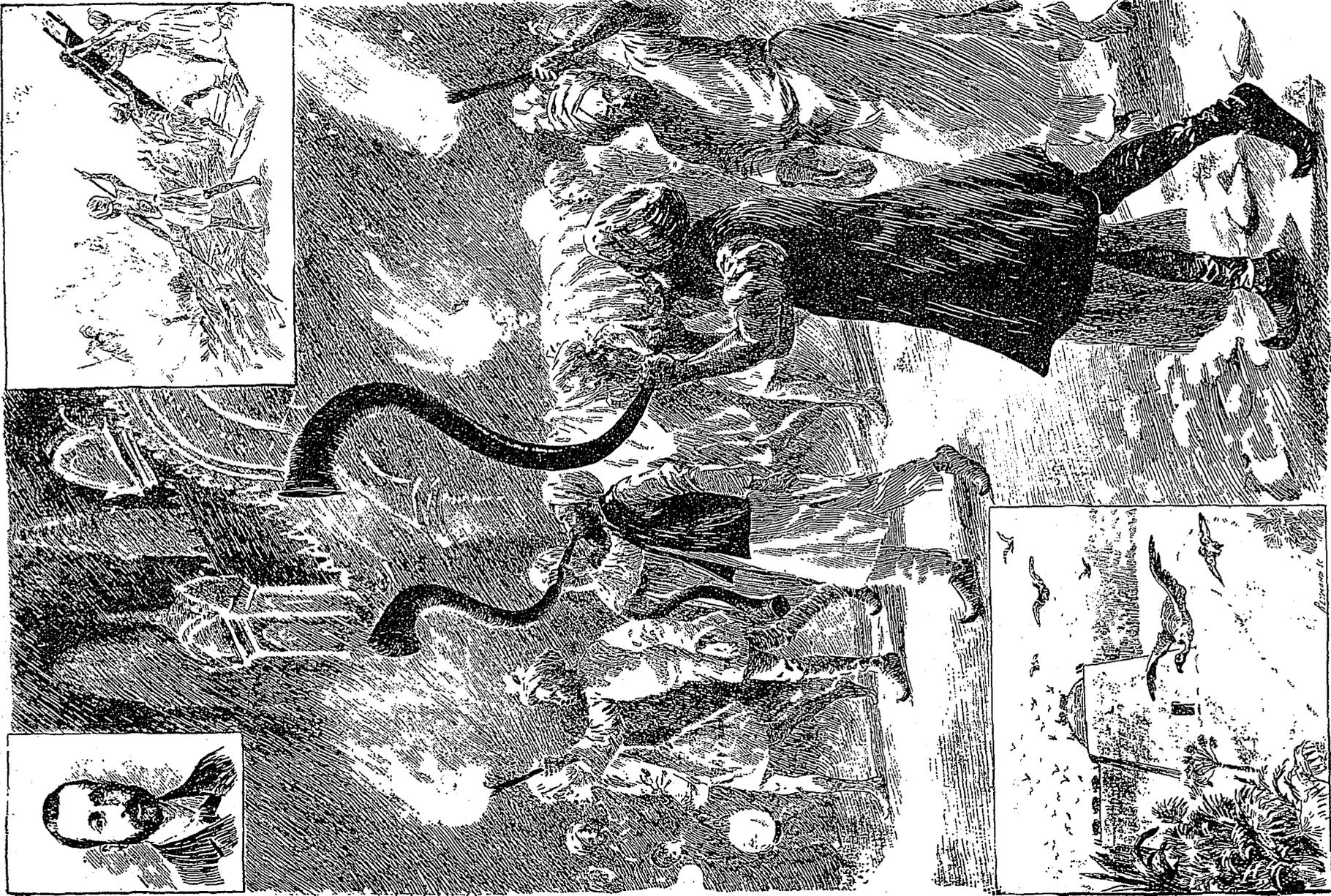
péens et des Arabes, des Persans et des Chinois, tout cela se coudoie, se mêle, se dispute se bouscule, court, se démeine et disparaît.

C'est une vie intense, une circulation incroyable, pendant que des deux côtés du chemin, dans des boutiques construites à même sur la terre battue, des ouvriers indigènes sculptent des boîtes ou de petits meubles de bois de Santal, cisèlent des bijoux, lament des étoffes et mettent comme une tapisserie laborieuse à la fois et tranquille tout du long de cette foire affolée.

Les maisons qui se dressent en arrière de ces échoppes commerçantes sont généralement élevées. C'est de bois et de briques qu'elles sont faites. Elles ont des vérandahs, des colonnettes sculptées soutenant des terrasses ; elles sont peintes de couleurs vives. Malgré la cohue d'alentour, elles sont propres.

Tout près de là sont les célèbres écuries où se trouvent les plus belles races de chevaux de l'Inde. Ces écuries sont alimentées par la Perse et l'Afghanistan. On y trouve d'admirables bêtes, d'un prix fort élevé. Les Anglais des Indes, race de sportsmen s'il en fût n'hésitent pas à acheter parfois jusqu'à dix mille francs, dans ce quartier, leurs chevaux de selle.

LA PESTE AUX INDES



Le Dr Yersin

L: cimetière des Parsis

BOMBAY — UN ENTERREMENT PENDANT LA NUIT

Incinération des victimes





BEAUX-ARTS. — PRETE POUR LA PROMENADE, par M. Levis

HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON I^{ER}

Racontée par un Vieux Soldat.

CHAPITRE XLI

1813

Il eût mieux valu se contenter d'avoir dissous la Chambre des députés que de lui adresser une reprimande. Napoléon, quoique doué d'une haute éloquence, ne savait pas gouverner ses paroles dans toutes les circonstances. Il aurait voulu sauver la France par les bras de ses enfants. Mais il n'était plus au pouvoir d'un homme et d'une armée d'obtenir ce prix des plus héroïques efforts.

CHAPITRE XLII

1814

Campagne de France. — Défection du roi de Naples. — Bataille de Brienne. — Bataille de la Rothière. — Bataille de Champ-Aubert. — Congrès de Châtillon. — Combat de Montereau. — Combat de Montmirail. — Bataille de Craonne. — Prise, combat et reprise de Reims. — Combat de Fère Champenoise. — Bataille et Capitulation de Paris.

L'année 1814 commence pour Napoléon sous de sinistres auspices : Sur les bords de la Baltique, les vingt mille braves, reste de la garnison de Dantzick, sont, au mépris de la capitulation, envoyés dans les déserts de la Russie ; Genève, qu'un lâche magistrat vient d'abandonner, a ouvert ses portes, que l'on pouvait défendre encore longtemps. Lyon, confié au maréchal Augereau, Lyon qui doit sauver le midi de la France si le duc de Castiglione se souvient de ce qu'il a fait autrefois et des dernières instructions de Napoléon, menace de tomber aux mains de l'ennemi.

Le duc de Vicence, muni des pleins pouvoirs de l'Empereur, n'avait pu être admis auprès de M. de Metternich. Le 18 janvier, il attendait encore ses passe-ports aux avant-postes français ; Napoléon avait lu clairement dans les propositions des alliés, en disant à ses plénipotentiaires qu'elles n'étaient plus qu'un masque. En effet, après les démarches officielles qu'il avait fait, il n'était point permis d'accuser l'Empereur de ne pas vouloir mettre un terme à la guerre, quand, d'ailleurs, il ne comptait plus qu'une petite armée de cinquante mille hommes pour défendre la France assiégée par un million de soldats.

Ce mois de janvier devait nous être fait l. Un souverain à qui la France donnait depuis vaing ans le titre



de son premier soldat, que Napoléon, en reconnaissance de cette valeur devenue historique, avait uni à sa famille et doté d'une des plus belles couronnes de l'Europe, le roi Joachim, oublié tout à coup qu'il n'est rien sans la France. Il imite Bernadotte, et court se placer à la suite des intérêts et des defections des anciennes dynasties.

La France semble marquée de la même fatalité au dedans qu'au dehors. Cependant Napoléon, oubliant la résistance qu'il vient d'éprouver dans le Corps législatif, a appelé aux armes toute la population virile. Dès le 8 janvier, un décret a mis en activité les trente mille hommes de la garde nationale de Paris ; l'Empereur les commande en chef, et prend le maréchal Moncey pour major général. Cette armée est l'armée de la capitale. Les invalides demandent à partager les travaux de la défense nationale ; plusieurs centaines de ces généraux

vétérans vont grossir les bataillons de l'armée active. C'était bien pour la France, et non pour Napoléon, que la nation était appelée aux armes.

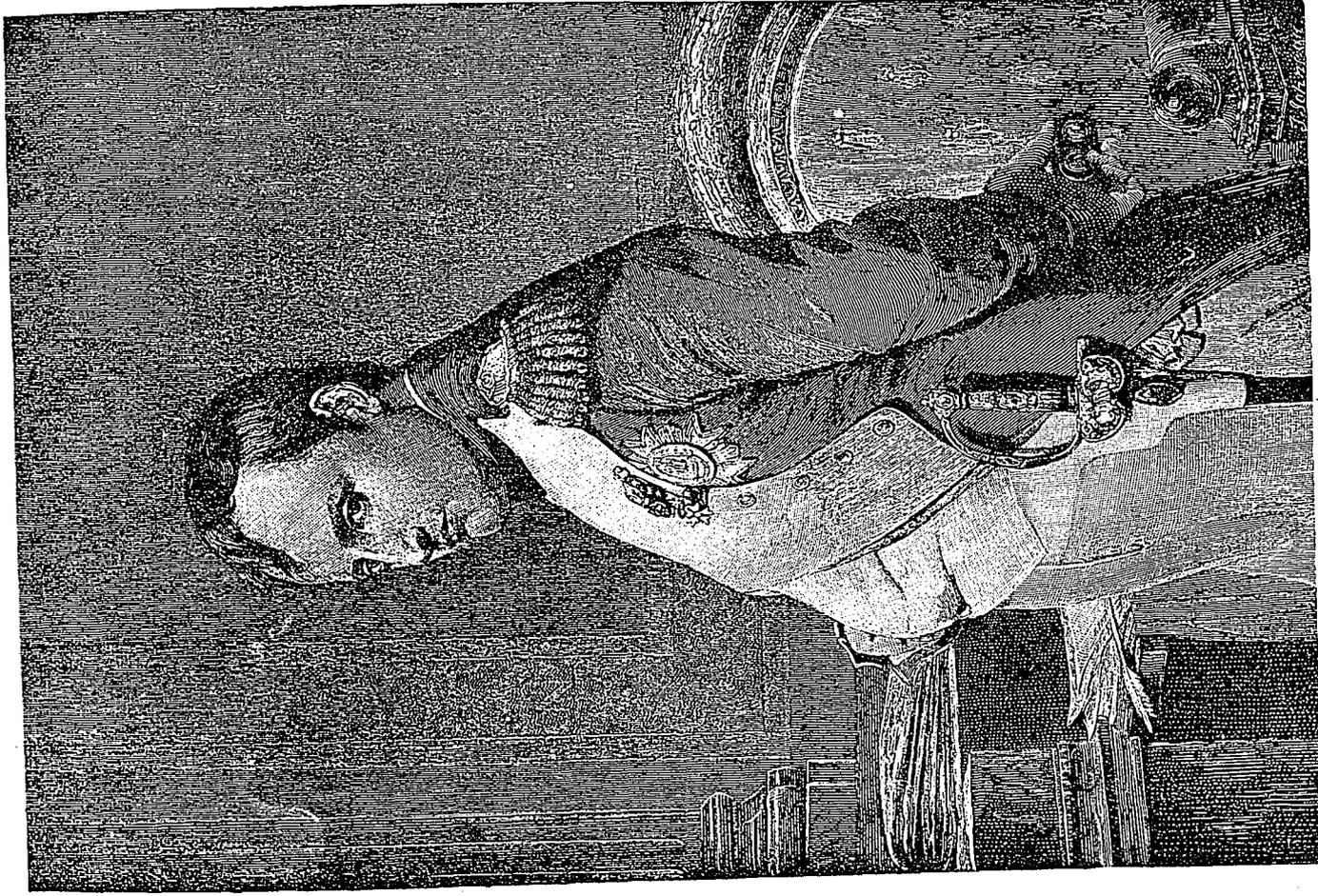
La destinée de Napoléon dépend de la guerre et du congrès, qui en suivra toutes les phases. Pour soutenir la guerre, il invoque son génie, dont il a la confiance d'obtenir de nouveaux prodiges ; mais en même temps la prudence lui conseille de ne rien négliger dans les négociations, de même que sa dignité lui prescrit de prendre une attitude convenable par une déclaration franche de ses résolutions ; il fait donc écrire au duc de Vicence :

“La chose sur laquelle sa Majesté est revenue le plus souvent, c'est la nécessité que la France conserve ses limites naturelles . . . Le système de ramener la France à ses anciennes frontières est inséparable du rétablissement des Bourbons. Sa Majesté ne voit que trois partis : ou combattre et vaincre, ou combattre et mourir glorieusement ; ou enfin, si la nation ne la soutient pas, abdiquer . . .” Napoléon avait tout prévu, et ne pouvait plus être surpris par aucune chance du sort.

Le 23 janvier, après avoir confié le roi de Rome à la fidélité de la garde nationale, l'Empereur signe les lettres-patentes qui confèrent la régence à l'impératrice ; le 24, par une confiance que rien ne justifie, il abandonne la capitale de la France à son frère Joseph, qui s'était laissé ravir Madrid et l'Espagne ; dans la nuit, il embrasse sa femme et son fils pour la dernière fois, et part, le 25 au matin, en jurant de vaincre et de sauver la patrie, pour le quartier général, qui se trouve à Châlons-sur-Marne ; les avant postes sont à Vitry.

En arrivant, Napoléon apprend que la grande armée autrichienne, descendue des Vosges, a dirigé sa plus forte colonne sur Troyes ; un corps de vieille garde, commandé par Mortier, a défendu le terrain pied à pied et livré de glorieux combats, Marmont est derrière la Meuse ; le maréchal Victor a abandonné les défilés des montagnes, et s'est replié, ainsi que le prince de la Moscowa, sur Vitry-le-François. Toute l'armée française, moins le corps de Macdonald, que Kellermann doit attendre à Châlons, se trouve réunie sous la main de l'Empereur.

Instruit que le duc de Trévise se retire de Troyes, il lui donne avis de sa marche, et vole, dès le 27, attaquer un corps de Blücher à Saint-Dizier, le chasse de cette ville avec vigueur, et coupe en deux l'armée de Silésie. La présence de Napoléon jette la terreur parmi les ennemis, elle ranime le courage des habitants et nous amène



Napoléon dans son Cabinet de travail

ne une foule de nouveaux défenseurs; on déterre ses armes, on se précipite sur l'ennemi; on lui fait de nombreux prisonniers; l'enthousiasme est universel!

Napoléon, pour empêcher la jonction de Blücher avec Schwartzemberg, se dirige vers Troyes par Brienne, où la rupture du pont de Lesmont-sur-Aube avait retenu ce général. Napoléon s'en applaudit: il voudrait qu'une grande bataille, livrée pour le salut de la France, immortalisât ce bourg de Brienne, son second berceau, cette école militaire que trente ans après en être sorti il est réduit à défendre contre les Russes et les Prussiens.

Nos attaques sur les terrasses du parc et à l'entrée de la ville basse sont si vives, que Blücher pense être pris. Le bourg, défendu par les Russes, le château par les Prussiens, ont vu le combat le plus acharné; qu'une perte égale rend funeste aux deux armées. La nuit, après douze heures d'une lutte opiniâtre, ne sépara pas les combattants; elle pensa aussi être fatale à Napoléon,

qui, vers dix heures du soir, regagnait son quartier général de Mézières, à une demi-lieue de Brienne: un hurra de Cosaques se jeta au milieu de sa colonne, et l'un d'eux allait le frapper de sa lance, quand, d'un coup de pistolet, Gourgaud l'abattit à ses pieds.

Cette journée fut malheureuse. L'Empereur n'avait avec lui qu'une partie de sa garde et de son armée; le gros de ses forces marchait dans une autre direction pour couper la route de Troyes à Blücher, qui s'était replié silencieusement vers Bar-sur-Aube.

Le 30, à la pointe du jour, Napoléon apprend que Blücher a fait sa jonction avec Schwartzemberg, et que cent mille hommes nous attendent dans les plaines de l'Arbe. Le 1^{er} février, il accepte le combat avec ses cinquante mille hommes, presque tous conscrits.

Napoléon est au centre de son armée, au village de la Rothière, et soutient avec la plus grande vigueur tout l'effort de l'ennemi, qui a dirigé sur ce point son attaque

principale. Vainement les généraux Duhesme et Gérard déploient une intrépidité héroïque, l'un à la Rothière, l'autre à Dienville ; la supériorité numérique des alliés rend inutiles les miracles de la valeur française.

Dans la nuit, Napoléon ordonne la retraite sur Troyes et trompe habilement Blücher, qui espérait nous détruire. Le lendemain, l'armée française se porte sur la rive gauche de l'Aube, après avoir coupé encore une fois le pont de Lesmont, qui a été rétabli le 30 janvier ; mais Marmont, chargé de protéger notre marche, est resté sur la rive droite, et n'a plus d'autre ressource que celle de franchir la Voire à Rosnay. Assailli par les vingt-cinq mille Bavares du général de Wrède Marmont se souvient de Hanau : l'épée à la main, il passe sur le corps de ses infidèles alliés, et le même jour il arrive à Arcis.

Le 1er février, Bruxelles avait été évacué. Ne pouvant plus sauver la Belgique, envahie par Bernadotte, Maison était réduit à défendre pied à pied la frontière de la Flandre.

Napoléon apprend, le 3 février, à Piney, que le lendemain le congrès doit s'ouvrir ; toute l'Europe diplomatique et toute l'Europe militaire sont réunies contre lui. Si la position avait changé de Prague à Francfort, elle a bien plus changé de Francfort à Châtillon.

Le duc de Vicence n'a plus les *maines liées*, il a carte blanche, et il lui est bien déclaré que le salut de la France dépend d'une paix où d'un armistice à faire dans quatre jours. Et en effet, les souverains alliés venaient d'arrêter définitivement, à Brienne, la marche sur Paris par les deux rives sur la Seine.

Blücher s'était séparé de ses alliés pour agir isolément sur la Marne. Dans le but de l'atteindre, Napoléon, après avoir, le 3 et le 4, marqué son mouvement de retraite par de brillantes affaires d'avant-garde, était parti de Troyes.

Cependant la tristesse se répandait dans les rangs de nos soldats, qui n'avaient pas l'habitude de reculer devant l'ennemi. "Où nous arrêterons-nous ?" disaient-ils au sortir de Troyes : ils ne savaient pas qu'il marchaient au secours de Paris.

Le 7, Nogent est mis à l'abri d'un coup de main par la rupture du pont et par de promptes dispositions. Mais les courriers de Paris et les aides de camp de Macdonald viennent annoncer la nouvelle de la marche de Blücher sur la capitale, par la grande route de Châlons.

Le salut ou la perte de la France dépend maintenant du congrès de Châtillon ; Napoléon a donné à son plénipotentiaire la mesure du péril public, en mettant entre ses mains le sort de l'État : il a été six heures à s'y décider. Il doit signer cette dépêche le 9, à sept heures du matin ; mais à cinq heures, il a reçu un rapport, sur les mouvements des armées russe et prussienne. A la lecture de ce rapport, une illumination soudaine s'est emparée de lui ; le duc de Bassano l'en trouve entièrement préoccupé.

" Ah ! c'est vous . . ." dit l'Empereur, qui lui voit dans les mains la dépêche pour Châtillon. " Il s'agit d'autres choses, ajoutez-il ; je suis dans ce moment à suivre " Blücher de l'œil ; il marche par Montmirail. Je pars ;



" je le battraï demain, je le battraï après-demain : si je réussis, l'état des affaires va changer, et nous verrons ; " en attendant, laissez Caulaincourt avec les pouvoirs " qu'il a."

Napoléon a donné ses ordres. Bourmont est chargé de défendre à Nogent le passage de la Seine ; Oudinot garde le pont de Bray. Le soir, Napoléon arrive à Sézanne par la traverse ; il a fait douze grandes lieues avec son armée. Il n'est plus qu'à quatre lieues de Blücher, qui court sur Meaux avec sécurité après Macdonald.

Le 10, au matin, il se met en route. Dans l'après-midi il débouche à Champ-Aubert, engage aussitôt ses troupes, bouleverse les colonnes russes du général Alsfief,

qui ont défendu Brienne, et brise l'armée de Blücher. Nansouty en suit une partie sur Montmirail ; Marmont poursuit l'autre sur Châlons. Napoléon s'arrête à Champ-Aubert et fait dîner avec lui les généraux prisonniers.

En informant le duc de Vicence de ce succès, il se contente de lui recommander de *prendre une attitude plus fière* au congrès. Marmont tenait Blücher en échec, entre Châlons et Champ-Aubert.

Le lendemain 11, Napoléon accourt sur les traces de Sacken, qui marche vers la Ferté, et d'Yorck, qui est déjà en vue de Meaux ; mais à la nouvelle de la défaite de Champ-Aubert, ils ont rebroussé chemin et viennent au-devant de la bataille que Napoléon leur apporte ; une attaque générale la décide bientôt en faveur des Français. Les deux généraux ennemis, en pleine déroute, fuient vers Château-Thierry dans l'espoir de rejoindre Blücher.

Poursuivis le 12, jusqu'à cette ville, les Russes et les Prussiens, qui n'ont pas eu le temps d'en couper le pont y entre pêle-mêle avec la cavalerie française. Mortier refoule sur la route de Soissons tous ces fuyards d'Yorck et de Sacken. Les habitants de Château-Thierry ramassent les fusils des vaincus et se forment en partisans.

Cependant Marmont n'a pu contenir plus longtemps Blücher, renforcé de deux corps, russe et prussien, arrivés de Mayence : il a même dû évacuer Champ-Aubert ; enfin il se voit poussé jusqu'à Montmirail ; tout à coup il fait volte-face et prend position dans la plaine de Vaux-Champs ; il se retrouve encore à l'avant-garde, ayant derrière lui Napoléon avec son armée en bataille.

Il est huit heures du matin : Blücher, étonné voudrait refuser la bataille ; mais, attaqué soudain par notre cavalerie, qui se précipite sur les carrés prussiens, les enfonce et les disperse, la retraite qu'il ordonne n'est plus qu'une fuite. Lui-même, le soir, enveloppé avec son état-major, il ne peut se dégager que le sabre à la main, et à la faveur de l'obscurité. Marmont continue la poursuite toute la nuit.

Les huit mille prisonniers russes et prussiens vont porter à Paris les bulletins de cette glorieuse semaine.

Les deux routes de Châlons sont balayées par les troupes françaises victorieuses ; maintenant Napoléon est appelé sur les routes de la Seine, où s'avance Schwartzenberg, tandis que Mortier et Marmont restent gardiens des avenues de Châlons.



Le 15, l'Empereur marche sur Meaux avec sa garde et le corps de Macdonald ; il prévient Victor et Oudinot que le lendemain il débouchera derrière eux par Guignes. Le 16, c'est à leur canon que l'Empereur se rallie ils se battaient dans la plaine de Guignes ; sa présence arrête l'ennemi.

Schwartzberg, avec ses cent cinquante mille hommes, avait à la fin forcé les ponts de Nogent, de Montereau, et s'avancait sur Nangis, dans l'espoir d'arriver à Paris avant Blücher. Le 17, Napoléon attaque Schwartzberg devant Nangis ; les dragons venus d'Espagne avec le général Treillard contribuent au succès de cette journée. Schwartzberg éprouve comme Blücher, la déroute la plus complète. Oudinot et Kellermann poursuivent les Russes jusqu'à Nogent ; Macdonald, les Autrichiens sur Bray ; et Gérard, les Bavaois, qu'il écrase à Donne-Marie et à Villeneuve.

Victor a l'ordre de s'emparer le soir même du pont de Montereau ; et Napoléon va coucher au château de Nangis, dans la confiance que Montereau est occupé par ses troupes ; il espère alors forcer Schwartzberg à une bataille rangée.

Le 17, dans la soirée, un officier autrichien se pré-

sente aux avant-postes ; il vient demander une suspension d'hostilités. Napoléon saisit cette occasion d'échapper aux lenteurs et aux perfidies d'un congrès, et écrit directement à son beau-père, en lui envoyant une lettre de Marie-Louise. Il témoigne le plus vif désir d'entrer en arrangement avec l'Autriche ; mais après ses huit jours de victoire, il compte traiter sur de meilleures



bases que celles de Châtillon, par lesquelles on lui dictait les plus dures conditions.

Pendant que ces choses se passaient à Nangis, le congrès s'était ouvert le 17, et les plénipotentiaires alliés présentaient leur projet de traité préliminaire. Napoléon devait renoncer aux acquisitions faites par la France depuis 1792, ainsi qu'aux titres dérivant de son influence sur les pays placés hors des anciennes limites de la France ; l'indépendance de l'Allemagne, de l'Italie, de la Suisse, était déclarée ; la Hollande rentrait sous la souveraineté de la maison d'Orange, et l'Espagne sous celle de Ferdinand VII, etc.

C'était bien le cas sans doute d'accepter ce traité préliminaire, et de faire usage de la carte blanche ; il portait d'ailleurs que quatre jours étaient donnés pour l'échange des ratifications. On ne sait quel motif engagea M. de Vicence à intervenir pour la couronne d'Italie, pour le prince Eugène, le prince Jérôme et le roi de Saxe, et à ne pas répondre sur-le-champ. Quatre ou cinq jours plus tard, il n'était plus libre ; il recevait des lettres de Nangis, du 17, par lesquelles l'Empereur révoquait les pouvoirs sans limites.

Le 17 février doit marquer dans nos fastes comme un jour fatal. Le maréchal Victor n'a pas exécuté l'ordre si précis et si important de s'emparer de Montereau : cependant, le 18, il se présente devant cette ville occupée par les Wurtembergeois, et veut forcer cette position. Le général Château, son gendre, qui avait emporté avec tant de valeur les hauteurs de Brienne, y est mortellement blessé.

L'action devient générale, l'Empereur s'empare du commandement, pointe plusieurs fois lui-même une pièce de canon et s'exposant aux coups de l'ennemi, et répond gaiement aux alarmes de ses soldats : "Allez, mes amis, ne craignez rien, le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu." Gérard, qui a puissamment contribué au succès, remplace dans son commandement le maréchal Victor, à qui l'Empereur témoigne un vif mécontentement ; mais bientôt, touché des regrets d'un ancien compagnon d'armes, il lui tend la main, et l'envoie commander deux divisions de sa garde.

Le 19, l'armée a l'ordre de pousser l'ennemi sur Troyes et de nettoyer la rive droite de la Seine. Les Autrichiens, les Russes, les souverains alliés sont en pleine retraite. Paris reçoit les drapeaux des journées de Nangis et de Montereau,

Le 20, l'Empereur se trouve à Bray, où Alexandre a couché la veille ; le soir, il entre à Nogent, que Bourbonnet a si vaillamment défendu pendant trois jours, contre toute l'armée de Schwartzberg, et où il a gagné le grade de lieutenant-général.

Le 22, Napoléon poursuit sa marche : la retraite des alliés se change en déroute : leurs équipages refluent jusque sur les Vosges et les bords du Rhin. On arrive le 22 à Méry-sur-Seine ; de l'autre côté, un corps ennemi en force de passage, et l'on apprend avec la plus grande surprise que ce corps est celui de Sacken appartenant à cette armée de Blücher qui toujours semble jenaître de ses ruines.

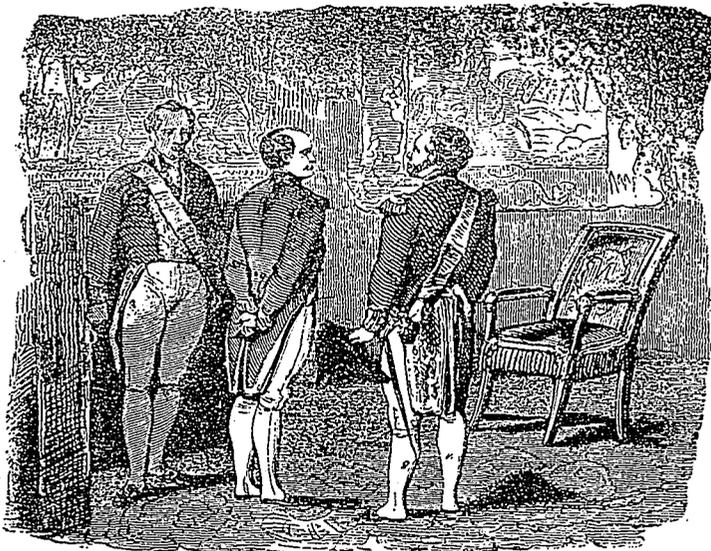
Une action meurtrière s'engage avec les Russes dans les rues de cette petite ville ; ils en sont chassés, et se retire de l'autre côté de l'Aube. Pendant ce temps, les flammes dévorent Méry, et le quartier général se transporte au hameau de Châtres, où Napoléon passe la nuit du 22 au 23 dans la boutique d'un charron.

Le lendemain, un aide de camp de Schwartzberg, le prince de Lichtenstein, se présente aux avant-postes, porteur d'une réponse de l'empereur des Français. Napoléon congédie l'employé en lui disant qu'il sera le soir même à Troyes, d'où il enverra aux avant-postes

pour y traiter d'un armistice.

Après le départ de l'aide de camp autrichien, le baron de Saint-Aignan, beau-frère du duc de Vicence, arrivait de Paris, chargé d'une mission secrète, et il était admis chez l'Empereur, qu'il trouva entièrement rassuré.

Cependant deux ministres que n'avait éblouis aucune des victoires qui venaient d'illustrer le mois de février, avaient fait promettre à M. de Saint-Aignan de présenter à l'Empereur le tableau véritable de l'opinion, de la situation de la capitale, et des dangers de toute espèce qui le menaçaient. Les avis dont il s'était chargé étaient sévères ; il les porta à Napoléon avec autant de courage



que de fidélité, et le pressa instamment de répondre aux vœux unanime que l'on formait pour la paix, quelles que fussent les concessions auxquelles il fallût descendre.

Malheureusement, confiant dans ses derniers succès et dans les paroles du prince de Lichtenstein, Napoléon repoussa les représentations de M. de Saint-Aigna.

Les conseils qui arrivaient de Paris avaient sans doute de la sagesse : Les circonstances leur prêtaient beaucoup de force : toutefois, si les ministres, celui de la guerre surtout, si le général qui commandait la grande ville, si Joseph et les autres membres du gouvernement

eussent rempli la moitié de leur devoir, Napoléon n'aurait pas eu besoin d'entendre de pareils avis, parce qu'il ne se serait jamais vu réduit à une semblable extrémité.

En effet, même dans la position où il se trouvait, son génie, qui venait de lui ramener la fortune par de si incroyables succès, sur les forces combinés de l'Europe, pouvait encore le sauver.

Le 23 février, dans l'après-midi, nous paraissions devant Troyes : les portes en sont fermées et barricadées. L'ennemi semble vouloir défendre cette ville ou plutôt la détruire avant de l'évacuer. Le combat s'est engagé ; mais à la nuit, l'ennemi fait demander une trêve pour remettre les portes à la pointe du jour : Napoléon préfère le salut de la ville à un nouveau triomphe.

Nous rentrons à Troyes le 24. Fatigués de dix-huit jours de domination étrangère, les habitants laissent éclater des accusations de trahison et de connivence avec l'ancienne dynastie. Deux émigrés sont dénoncés pour avoir porté publiquement la croix de Saint-Louis et la cocarde blanche pendant le séjour des alliés ; l'un d'eux est arrêté et fusillé.

Napoléon apprend que les proclamations d'Hartwell circulent dans Paris, et que des lettres émanées de Louis XVIII sont mystérieusement parvenues aux principaux personnages de l'Empire. Il sait que le duc de Berri est à Jersey, le duc d'Angoulême à Saint-Jean-de-Luz avec l'armée anglaise, et le comte d'Artois en Franche-Comté. Aussi, à son entrée à Troyes, il rend un décret qui prononce la peine des traîtres contre tous ceux qui suront arboré les insignes de l'ancienne monarchie.

Cependant, dans cette même ville de Troyes, l'Empereur Alexandre avait déclaré à M. de Vitrolles que les alliés n'épousaient pas la cause de la maison de Bourbon, que ce négociateur officieux venait plaider auprès de lui ; les autres souverains tenaient le même langage. A Châtillon, on avait également affirmé au plénipotentiaire français que le comte d'Artois était arrivé à Vesoul sans en prévenir les puissances, sans leur assentiment, et qu'il allait repartir.

Dans l'espoir de tirer un grand parti de sa nouvelle situation, Napoléon s'occupe de la suspension d'armes. Les alliés se sont retirés sur Bar-sur-Aube, d'où le prince de Schwartzberg fait proposer Lusigny pour la négociation. Le point le plus difficile à décider était la ligne d'armistice, car Napoléon demandait qu'elle s'étendît depuis Anvers jusqu'à Lyon.

(A suivre)

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

Le récit est continué par W. Hartright

VIII

— Ah ! je commence à tout comprendre, maintenant... Et sa colère contenue, disciplinée, ne se révélait que par la raillerie contrainte de son accent et de son attitude... Vous avez contre sir Percival Glyde une rancune à vous personnelle... et je dois vous aider à l'assouvir. Il faut, n'est-il pas vrai ? que je vous raconte ceci, cela, ou autre chose encore, sur le compte de sir Percival et sur le mien ? Vraiment oui ?

Vous avez fouillé dans ma vie privée. Vous croyez avoir trouvé une femme perdue, et dont vous ferez tout ce que bon vous semblera ; qui vit ici par tolérance et ne doit vous rien refuser, de peur que vous ne lui fassiez tort dans l'opinion des gens de la ville. Je vous comprends, et aussi votre ingénieuse spéculation... Je la comprends, et elle m'amuse... Ah ! ah !

Elle s'arrêta un moment ; ses bras se raidirent sur sa poitrine, et elle continua de rire à part elle, — d'un rire âpre, violent, irrité.

— Vous ne savez pas comment j'ai vécu ici, monsieur... monsieur Je-ne-sais-qui, continua-t-elle. Je vous le dirai avant de sonner pour qu'on vous reconduise. Je suis arrivée ici, victime de la calomnie ; je suis arrivée ici, dépouillée de ma bonne réputation, et bien décidée à la reconquérir.

Il m'a fallu, pour cela, des années et des années... mais je l'ai reconquise. J'ai lutté avec les gens investis du respect public, loyalement, ouvertement, sur leur propre terrain. Je suis maintenant placée assez haut dans cette ville, pour me regarder comme hors de votre atteinte. " Le prêtre m'ôte son chapeau."

Ah ! ah ! vous ne comptiez pas là-dessus, quand vous vous êtes décidé à venir ? Allez à l'église, et renseignez-vous sur mon compte. Vous apprendrez que mistress Catherick a sa stalle, tout comme une autre, et qu'à jour fixe elle acquitte la taxe paroissiale. Allez à la municipalité. Vous y trouverez une pétition en voie de signature ; une pétition des plus respectables habitants contre l'autorisation projetée d'un cirque à ouvrir ici ; d'un cirque qui pourrait corrompre nos mœurs... " Nos mœurs," entendez-vous bien ?... J'ai signé ce matin cette pétition.

Au dernier sermon de charité, la femme du médecin n'a mis qu'un shilling dans le plateau des quêtes ; j'y ai mis une demi-couronne. M. le marguillier Soward tenait le plateau, et m'a salué. Il y a dix ans, il disait à l'apothicaire Pigrum que j'aurais dû être chassée de la ville à coups de fouet, liée à la queue d'une charrette. Eh ! tenez, voici le ministre qui traverse le square... Regardez bien, je vous prie !...

Elle se leva, preste et leste comme une jeune femme, attendit que le " clergyman " vint à passer, et lui fit alors une solennelle révérence. Le prêtre ôta cérémonieusement son chapeau, et continua son chemin. Mistress Catherick revint prendre sa place dans son fauteuil, me contemplant avec un sourire plus sarcastique et plus menaçant que jamais.

— Voilà ! dit-elle. Et maintenant, que pensez-vous de la femme perdue ? qu'augurez-vous de votre jolie spéculation ?...

La singulière façon dont elle avait ainsi voulu s'affirmer, cette excentrique revendication du rôle qu'elle s'était fait dans la ville, m'avaient tellement em-

barrassé, que je l'écoutais, muet de surprise. Je n'en étais pas moins résolu, malgré tout, à faire une seconde tentative pour dérouter ce beau sang-froid. Si le caractère violent de cette femme échappait une fois à son empire, et si j'en attirais sur moi les éclats, elle pouvait encore prononcer telle ou telle parole qui mettrait dans mes mains le fil conducteur.

— Voyons... répondez ! qu'augurez-vous de votre spéculation ? reprit-elle d'un air de triomphe.

— Exactement ce que j'en augurais en mettant le pied dans ce salon, lui répondis-je. Je ne révoque nullement en doute la position que vous avez su vous faire dans cette ville ; et, quand bien même je pourrais, je ne désire aucunement y porter atteinte. Je suis venu ici parce que, à ma connaissance certaine, sir Percival Glyde est votre ennemi tout comme le mien. Si j'ai ma rancune contre lui, vous avez la vôtre. Vous convient-il de le nier ? à votre aise ; méfiez-vous de moi autant qu'il vous plaira ; fâchez-vous à votre pleine satisfaction ; mais si vous êtes le moins du monde sensible à l'outrage, à l'injustice, je vois en vous, de toutes les femmes d'Angleterre, celle qui devrait m'aider le plus volontiers à écraser cette homme.

— Ecrasez-le tout seul, dit-elle, et venez ensuite me trouver ; vous verrez ce que j'ai à vous dire...

Elle prononça ces paroles autrement qu'elle n'avait parlé jusqu'alors, — d'un ton bref, farouche, vindicatif. J'avais excité, dans son noir abri, la haine vipérine qui était tapie là depuis des années... Tandis que, par un brusque mouvement, mistress Catherick se penchait en avant vers le fauteuil où j'étais assis, — cette haine sembla se jeter sur moi comme un reptile caché. Tandis que mistress Catherick se renfonçait à l'instant même dans son fauteuil, — elle se glissa promptement hors de vue.

— Vous ne voulez pas vous fier à moi ? lui dis-je.

— Non.

— Vous avez peur,

— En ai-je l'air ?

— Vous avez peur de sir Percival Glyde.

— Vous croyez ?..

Son teint s'anima et ses mains se mettaient à l'œuvre, lissant, de plus belle, sa robe de soie. Je lui serrai le bouton de plus près ; je continuai, sans lui accorder un moment de trêve.

— Sir Percival, lui dis-je a une grande position dans le monde. Il serait très-concevable qu'il vous fit peur. Sir Percival est un homme puissant, — un baronnet, — propriétaire d'un beau domaine, — le descendant d'une grande famille...

Le soudain éclat de rire que ces mots lui arrachèrent, m'étonna au delà de toute expression.

— Certainement, comment donc ? reprit-elle, sur le ton du mépris le plus amer et le mieux confirmé : un baronnet, — le propriétaire d'un beau domaine, — le descendant d'une grande famille. — Oui vraiment ! une grande famille... Surtout par sa mère...

Je n'avais pas le temps de réfléchir sur les paroles qui venaient de lui échapper ainsi ; mais j'avais celui de comprendre qu'elles étaient dignes d'être méditées quand une fois j'aurais quitté la maison.

— Je ne suis pas ici pour discuter des questions de famille, lui dis-je. Je ne connais rien de la mère de sir Percival...

— Et pas davantage de sir Percival lui-même, interrompit-elle avec aigreur.

— Oh ! quant à cela, ne vous fiez pas trop, je vous en préviens. Je sais de lui quelques petites choses, et j'en soupçonne bien davantage.

— Que soupçonnez-vous ?

— Je commencerai par vous dire ce que je ne soupçonne pas. Je ne le soupçonne pas d'être le père d'Anne Catherick.

Elle se dressa sur ses pieds, et l'air furieux, vint se placer près de moi :

— Comment osez-vous parler du père de ma fille ; comment vous permettez-vous de dire qui est son père ou qui ne l'est pas ? s'écria-t-elle, son visage frémissant, sa voix tremblant de colère.

— Ce n'est pas ce secret-là, continuai-je, qui vous lie à sir Percival ; le mystère qui obscurcit sa vie ne date pas de la naissance de votre fille ; ce mystère n'est pas mort avec elle...

Reculant d'un pas, et me montrant la porte d'un air sévère : — Sortez ! me dit-elle simplement.

— Ni dans votre cœur ni dans le sien, poursuivis-je, bien convaincu qu'il fallait l'acculer à ses dernières défenses, il n'y a jamais eu, pour cette enfant, une seule pensée. Il n'y avait entre lui et vous aucun lien de coupable amour, alors que vous lui donniez ces rendez-vous fugitifs ; alors que votre mari vous surprenait, causant à voix basse, derrière la sacristie de l'église...

Sa main, encore étendue, retomba immédiatement le long de son corps, et tandis que je parlais, les rougeurs irritées de son visage s'étaient peu à peu effacées. Je vis un changement s'opérer en elle, je vis cette femme, si maîtresse d'elle-même, si impénétrable, si affermie, si intrépide, plier sous une terreur à laquelle toute sa résolution ne pouvait résister, — quand je prononçai ces cinq derniers mots : " la sacristie de l'église ".

Pendant une minute, et même davantage, nous en demeurâmes là, nous regardant l'un l'autre en silence. Je rouvris la bouche le premier.

— Refusez-vous toujours de vous fier à moi ? lui demandai-je.

Elle ne pouvait pas rappeler à ses joues le sang qui les avait abandonnées, — mais elle avait raffermi sa voix, elle avait repris son attitude de sang-froid méfiant, lorsqu'elle me répondit à cette question.

— Je refuse, dit-elle.

— M'ordonnez-vous toujours de sortir ?

— Oui. Partez ! et ne revenez jamais !...

J'allai jusqu'à la porte ; j'attendis un moment avant de l'ouvrir, et me retournant pour la regarder encore :

— J'aurai peut-être, lui dis-je, à vous apporter, de sir Percival, certaines nouvelles sur lesquelles vous ne comptez guère, et, dans ce cas-là, je me permettrai de revenir.

— Il n'y a pas de nouvelles de sir Percival qui puissent me surprendre ou m'intéresser, excepté, peut-être...

Elle en resta là ; son pâle visage s'obscurcit, et d'une allure calme, furtive, féline, elle se glissa vers son fauteuil.

— Excepté la nouvelle de sa mort, reprit-elle en se rasseyant avec un semblant de sourire qui errait encore sur ses lèvres cruelles, et quelques rayons de haine qui se dérobaient au fond de ses yeux calmes et fixes.

Comme pour m'en aller j'ouvrais la porte du salon, elle tourna vivement la tête de mon côté. Le sourire cruel élargissait ses lèvres, — elle me regardait de la tête aux pieds, avec un intérêt étrange, qu'elle cherchait à dissimuler ; — une inexplicable attente se trahissait méchamment dans tous les détails de sa physiologie.

Calculait-elle, dans le secret de son cœur, ma jeunesse, ma force, la vivacité de mon ressentiment, les limites de mon empire sur moi-même ? et se rendait-elle compte des extrémités auxquelles je pourrais me laisser entraîner dans le cas où sir Percival et moi viendrions jamais à nous rencontrer ? Le simple doute qu'il en pouvait être ainsi me repoussait loin d'elle et arrêtait sur mes lèvres les plus vulgaires formules des adieux convenus. Sans un mot de plus, ni de son côté ni du mien, je quittai le salon.

IX

Je quittai la maison, bien convaincu qu'en dépit d'elle-même, mistress Catherick m'avait fait faire un pas en avant.

Je n'étais pas encore au tournant de la rue par laquelle j'allais sortir du square, lorsque le bruit d'une porte qui se fermait derrière moi vint tout à coup appeler mon attention.

Je tournai la tête, et vis un petit homme vêtu de noir sur le seuil d'une maison qui, autant que j'en pus juger, touchait à celle où habitait mistress Catherick ; — elle y touchait du côté le plus rapproché de moi. Cet homme n'hésita pas un instant sur la direction qu'il avait à prendre. Il avança d'un pas rapide vers le coin de rue où je m'étais arrêté. Je le reconnus pour cette espèce de clerc dévoué qui m'avait si bien devancé lors de la visite à Blackwater-Parc, et qui, lorsque je lui demandais à visiter le château, avait fait son possible pour me chercher querelle.

Je voulus l'attendre pour savoir s'il se proposait, cette fois, de m'aborder et de me parler. A ma grande surprise, il passa son chemin, toujours très-vite, sans prononcer un mot, sans même lever les yeux sur moi. Cette façon d'agir était si complètement à l'encontre de mon attente, — de mon attente bien fondée, ce me semblait, — que ma curiosité, ou plutôt ma méfiance, fut tout à coup en éveil. Je résolus donc, à mon tour, de ne pas le perdre de vue, et de découvrir ce que pouvait être sa mission actuelle. Sans trop me soucier s'il me voyait ou non, je marchai sur ses traces. Il ne regarda pas en arrière une seule fois, et me conduisit, à travers les rues, tout droit à la station du chemin de fer.

Le train était sur le point de se mettre en mouvement, et deux ou trois voyageurs attardés se croupaient autour du petit guichet par où les billets sont distribués. Je les rejoignis, et j'entendis très-distinctement mon clerc de procureur demander une place pour la station de Blackwater. Avant de me retirer, je voulus être certain par moi-même que le train emportait cet individu.

Je ne pouvais interpréter que d'une

seule manière ce que je venais de voir et d'entendre. L'homme en question, j'en étais sûr, avait quitté une maison située dans le voisinage immédiat de mistress Catherick. Il avait été posté là (comme locataire probablement) par ordre de sir Percival, dans la prévision que, tôt ou tard, mes recherches m'amèneraient à entrer en communication avec miss Catherick.

Il m'avait vu sans doute entrer et sortir et s'était sauvé par le premier train pour aller porter son rapport à Blackwater, où sir Percival devait naturellement se transporter (au courant comme il l'était bien évidemment de mes moindres démarches), afin de se trouver sur son terrain si je revenais dans le Hampshire. Il ne devait plus maintenant s'écouler de bien longs jours, suivant toute probabilité, avant qu'une rencontre eût lieu entre lui et moi.

A quelques résultats que les événements dussent nous conduire, je résolus de suivre mon chemin directement à mon but, sans m'arrêter ou me détourner pour sir Percival ou pour tout autre. L'énorme responsabilité qui, à Londres, pesait sur moi, — et qui m'obligeait à régler mes moindres actions de manière à éviter qu'elles fissent accidentellement découvrir le refuge de Laura, — cette responsabilité se trouvait écartée, maintenant que j'étais dans le Hampshire. Je pouvais, à Welmingham, aller et venir comme il me plaisait ; et s'il m'arrivait de manquer à quelques-unes des précautions nécessaires, cette imprudence n'aurait immédiatement du moins, de résultat fâcheux que pour moi-même.

Lorsque je quittai la station, la soirée (nous étions en hiver) allait bientôt commencer. Il n'y avait guère d'espoir, une fois l'obscurité venue, de poursuivre mes recherches avec quelque succès, dans des entours qui m'étaient inconnus. Je cherchai donc l'hôtel le plus proche pour y commander mon dîner et mon lit. Cela fais, j'écrivis à Marian pour lui apprendre

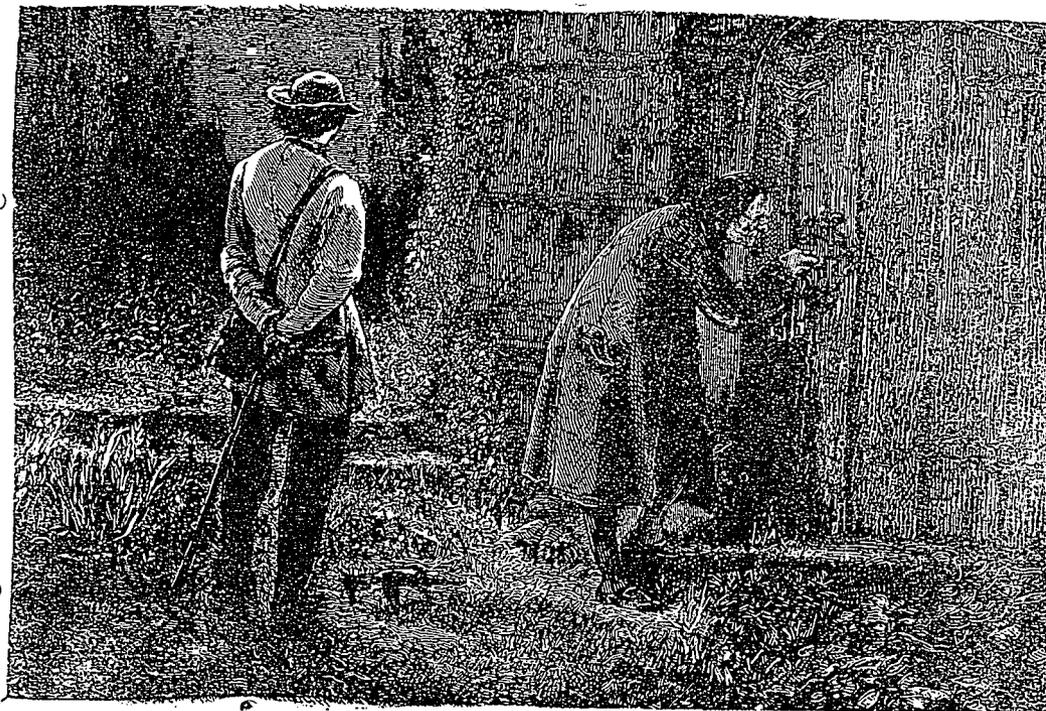
qu'il ne m'était rien arrivé de malheureux, et que j'avais devant moi une assez belle perspective de réussite.

Avant de remonter dans ma chambre, j'avais repassé avec attention, d'un bout à l'autre, mon extraordinaire entrevue avec mistress Catherick ; et j'avais pu vérifier, tout à loisir, les conclusions que j'avais tirées à la hâte, durant la première moitié du jour. La sacristie du Vieux-Welmingham fut le point de départ d'où ma pensée se fraya lentement un chemin dans tout ce que j'avais entendu dire ou vu faire à mistress Catherick.

Au moment où mistress Clements avait mentionné devant moi, pour la première fois, les abords de la sacristie, j'avais remarqué que c'était là, de tous les endroits possibles, celui que sir Percival eût dû choisir le dernier comme théâtre de ses rendez-vous clandestins avec la femme du clerc de la paroisse. Sous cette impression, et sans être influencé par aucune autre j'avais mentionné cette sacristie devant mistress Catherick, presque par hasard ; — ce n'était pour moi qu'un des menus détails du récit, lequel s'était offert à moi tandis que je parlais.

Je m'attendais à ce qu'elle me répondrait avec trouble ou colère ; mais la terreur subite qui s'était emparée d'elle au moment où j'avais prononcé ce mot, m'avait complètement dérouté. Depuis longtemps, le secret de sir Percival était associé, dans mon esprit, à l'idée d'un crime caché dont mistress Catherick avait connaissance ; mais je n'avais jamais poussé au delà de cette induction. Maintenant le paroxysme de terreur qui s'était manifesté chez cette femme combinait directement ou indirectement l'idée du crime avec celle de la sacristie ; et je demeurai convaincu que mistress Catherick n'y avait pas joué le rôle de simple témoin, mais aussi celui de complice, et cela sans le moindre doute.

Quelle devait être la nature du crime ? Il avait, à coup sûr, son côté avilissant



Je vis le clerc introduire son énorme clef dans la serrure. (page 640)

en même temps que son côté hasardeux ; sans cela, mistress Catherick n'aurait pas répété mes propres paroles, relatives au rang et à l'influence de sir Percival, avec ce dédain marqué dont certainement elle avait fait étalage. C'était donc un crime méprisable, en même temps qu'un crime périlleux, dans lequel mistress Cathetick avait trempé, et ce crime, de manière ou d'autre, avait des rapports avec la sacristie de l'église.

Le premier objet à considérer ensuite me fit faire, partant de là, un pas de plus.

Le mépris que mistress Catherick professait ouvertement pour sir Percival s'étendait également à la mère de celui-ci. N'avait-elle pas fait allusion, sur le ton

du sarcasme le plus amer, à la grande famille dont il descendait, — surtout " du côté maternel ? " Que voulait dire ceci ? On ne pouvait, à première apparence, l'expliquer que de deux manières. Avait-il eu pour mère une femme de basse extraction ? ou bien y avait-il, dans la réputation de sa mère, quelque défaut caché dont mistress Catherick et sir Percival avaient eu seuls la révélation.

Je n'avais qu'un seul moyen pour vérifier la première de ces deux hypothèses, c'était d'examiner l'enregistrement de son mariage, et, comme préliminaire à d'autres recherches, de vérifier son nom de fille et son apparentage.

D'un autre côté, en supposant vraie la

seconde de mes interprétations, quelle avait pu être cette brèche secrète à la réputation de la mère de sir Percival ? Me rappelant ce que Marian m'avait dit du père et de la mère de l'orgueilleux baronnet, et de l'isolement suspect dans lequel ils avaient toujours voulu vivre, je me demandai, à partir de ce moment, si, après tout, il n'était pas bien possible qu'ils n'eussent jamais été mariés. Pour ceci encore, le registre de l'état civil pouvait en me fournissant la preuve écrite du mariage, lever d'un coup tous les doutes.

Mais où trouver ce registre ? Arrivé là, je repris en sous œuvre les conclusions précédemment fermées ; et le même procédé logique qui m'indiquait où avait pu être

commis le crime caché me désigna aussi, comme recelant le registre, la sacristie du Vieux-Welmingham.

Tels étaient les résultats de mon entrevue avec mistress Catherick, telles étaient les considérations diverses, mais convergeant toutes sur un seul point, qui décidèrent le cours de mes démarches dans la journée du lendemain,

* *

La matinée était couverte et triste, mais il ne pleuvait point. Je laissai à l'hôtel mon sac de nuit, que je devais venir y reprendre; après avoir demandé mon chemin, je partis à pied pour l'église du Vieux-Welmingham.

C'était une promenade d'un peu plus de deux milles, sur un terrain qui graduellement s'élevait toujours.

Au sommet de la pente, se dressait l'église, — ancien édifice battu des vents, flanqué d'épais contre-forts, et, sur sa façade, ayant une tour carrée assez grossièrement construite. La sacristie, au chevet, était séparée de l'église, et semblait dater de la même époque.

En m'écartant du chevet de l'église, je passai devant plusieurs cottages démantelés, où j'espérais trouver quelqu'un en état de m'indiquer le clerc de la paroisse. Je vis alors deux hommes qui, s'abritant d'un mur et se donnant l'air de flâner, me suivaient assidûment. Le plus grand des deux, gaillard robuste, vêtu comme un garde-chasse — m'était tout à fait inconnu; l'autre était un des individus qui m'avaient déjà suivi à Londres, au moment où je quittais l'étude de M. Kyrle. Je l'avais particulièrement remarqué, cette fois-là, et me sentais bien certain de ne pas me méprendre en constatant son identité.

Ni lui ni son compagnon tentèrent de me parler, et tout deux se tenaient à une distance respectueuse; mais le motif de leur apparition dans le voisinage de l'église n'avait rien d'obscur pour moi.

C'était bien ce que j'avais supposé; sir Percival me savait là, et m'attendait.

Mr. visite à mistress Catherick lui avait été dénoncée la veille au soir, et ces deux hommes avaient été mis aux aguets, près de l'église, dans la prévision de mon arrivée au Vieux-Welmingham. Si j'avais eu besoin d'une preuve de plus pour me confirmer dans l'idée que mes investigations étaient enfin sur la bonne voie, la manière dont j'étais maintenant surveillé me l'aurait à coup sûr fournie.

Je continuai à marcher, m'éloignant toujours de l'église, jusqu'à ce que j'arrivasse devant une des maisons habitées, pourvue d'un jardin potager où travaillait un paysan. Il m'indiqua la résidence du clerc, — un simple cottage peu éloigné de là, et placé à l'écart, sur la limite extérieure du village abandonné.

Le clerc se trouvait chez lui, et mettait justement, pour sortir, son gros pardessus. C'était un vieillard de joyeuse et familière humeur, bavard et parlant très-haut, lequel appréciait fort peu (je ne fus pas longtemps à le découvrir) l'endroit où il était forcé de vivre, et qui revendiquait avec bonheur la supériorité que lui donnait sur ses voisins certain voyage autrefois accompli dans la capitale.

— Vous avez bien fait, monsieur, de venir de bonne heure, me dit ce brave homme, quand je l'eus mis au courant de l'objet qui m'amenait... Dix minutes plus tard, j'étais parti...

Tout en parlant, il prenait ses clefs, accrochées à un clou de sa cheminée, et fermait derrière nous la porte de son cottage.

— Personne pour garder la maison quand je m'en vais, me dit-il avec un joyeux sentiment de la liberté parfaite que lui laissait l'absence de tout embarras de famille. Ma femme est là-bas, dans le cimetière et mes enfants sont tous mariés. Triste endroit que celui-ci, n'est-ce pas, monsieur?

Ce fut en bavardant ainsi qu'il me ra-

menait vers la sacristie. Je regardais autour de moi pour savoir si les deux espions étaient encore en vue. Ils ne se montrèrent nulle part. Après s'être assurés que je me rendais chez le clerc de la paroisse, ils s'étaient probablement nichés en quelque endroit d'où ils pouvaient librement surveiller le reste de mes démarches.

La porte de la sacristie était en bon vieux chêne, tout étoilé de clous à grosse tête, et le clerc introduisit son énorme clef dans la serrure, en homme qui se sachant aux prises avec une difficulté, n'est pas tout à fait certain de s'en tirer à son honneur.

— J'ai dû, monsieur, dit-il, vous amener de ce côté, parce que la porte de la sacristie à l'église est verrouillée en dedans. Sans cela, nous serions entrés par l'église. Voilà ce que j'appelle, si jamais il y en eut, une méchante serrure. Elle est assez grosse pour une porte de prison; on l'a plusieurs fois forcée; et il serait grand temps de la remplacer par une autre. Je l'ai dit au moins cinquante fois au marguillier; il me répond toujours: "Je verrai cela," et jamais il n'y regarde.

Après avoir tordu et tourmenté un peu la clef, il finit cependant par faire céder la massive serrure, et la porte s'ouvrit devant nous.

La sacristie était plus grande que je ne l'aurais supposée, à ne la juger que du dehors. C'était une vieille salle obscure, poudreuse, triste, avec un plafond bas, à poutrelles saillantes. Le long de deux de ses côtés, — ceux-là qui confinaient à l'intérieur de l'église, — étaient deux placards massifs, en bois vermoulu, et béants de vieillesse. Accrochés à l'angle intérieur d'un de ces placards, pendait un certain nombre de surplis, dont le bas bombait irrévérencieusement en flasques paquets de mousseline désespérée.

Le registre des mariages, dit le clerc, qui tira de sa poche un petit paquet de

clefs. Jusqu'à quelle époque voulez-vous l'examiner, monsieur?...

Marian m'avait dit l'âge de sir Percival, le jour où nous avions causé ensemble de la promesse de mariage échangée entre Laura et lui. Elle me l'avait alors représenté comme âgé de quarante-cinq ans. Calculant d'après ce chiffre, et en tenant compte de l'année qui s'était écoulée depuis que j'avais obtenu le renseignement en question, je trouvai qu'il devait être né en 1804, et que je pouvais, en toute sûreté, commencer, à partir de cette date, mes recherches dans le registre.

— Nous commencerons en 1804, dis-je au clerc.

— Mais en quel sens? me demanda-t-il... les années subséquentes ou les années antérieures?

— Les années antérieures à 1804.

Il ouvrit un des placards, celui où étaient suspendus les surplis, et en tira un gros volume dont la couverture en veau brun était fort grasseuse. Je fus frappé du peu de sécurité qu'offrait l'endroit où ce volume était ainsi déposé. La porte du placard était disjointe et déjetée, la serrure, de la plus petite dimension et de l'espèce la plus commune. Je l'aurais très-aisément forcée sans autre outil que la canne dont j'étais muni.

— Est-ce que l'on envisage cet endroit comme pouvant garantir la sûreté des registres? demandai-je à mon guide. Un volume aussi important que celui-ci devrait, ce me semble, être protégé par une meilleure serrure, et soigneusement conservé dans un coffre-fort, à l'abri du feu.

— Eh bien, voilà qui est curieux, dit mon clerc. Ce sont les mêmes paroles, mot pour mot, que mon ancien patron me disait, il y a des années, quand j'étais tout petit: — "Pourquoi donc ce registre (le même que voilà dans mes mains) pourquoi n'est-il pas enfermé dans un coffre-fort?" Si je ne lui ai pas entendu dire cela cent fois, il ne l'a pas dit une. C'était lui, monsieur, le "solicitor" qui, dans ce

temps-là, remplissait les fonctions de clerc de paroisse. Un beau vieux gentleman, et l'homme le plus minutieux qui ait jamais existé.

Tant qu'il a vécu, il a gardé copie de ce livre dans son bureau de Knowlesbury, et l'envoyait régulièrement par la poste, de temps en temps, pour le tenir au courant des nouveaux actes enregistrés ici : — "Est-ce que je sais, avait-il coutume de dire, est-ce que je sais si le registre laissé dans cette sacristie ne sera pas quelque jour volé ou détruit ? Pourquoi ne l'enferme-t-on pas dans un coffre-fort ? Pourquoi ne puis-je rendre les autres aussi soigneux que je le suis moi-même ? Quelqu'un de ces jours, il arrivera un accident ; et quand le registre sera perdu, la paroisse comprendra de quel prix est mon exemplaire..." Quelle année disions-nous, monsieur ? ... 1804 et combien ?

— 1804, répliquai-je.

Le clerc mit ses lunettes, et commença de feuilleter le livre, mouillant avec soin son index et son pouce, toutes les trois pages : Voilà, monsieur, dit-il, avec une tape joyeusement appliquée au registre, voilà l'année que vous demandez...

Comme j'ignorais en quel mois sir Percival était né, je pris naturellement l'année à son début. Le registre était tenu à la vieille mode ; chaque acte étant enregistré en manuscrit sur des pages blanches, et la séparation de l'un à l'autre, opérée par des barres à l'encre, qui, au bas de chaque enregistrement séparé, traversaient la page dans toute sa longueur. Je remontai toute l'année 1804, sans retrouver la mention du mariage ; et ensuite, je passai en revue le mois de décembre 1803 ; puis novembre, puis octobre, puis...

Non ! je n'allai pas au delà de septembre. Sous l'intitulé de ce mois de l'année, je trouvai ce que je cherchais.

J'examinai soigneusement la constatation du mariage ; elle occupait le bas d'une page, et, faute d'espace, y tenait une place moindre que celle des autres mariages déjà

inscrits. Celui qui la précédait immédiatement, se grava dans ma mémoire, à cause d'une circonstance toute particulière : c'est que le marié portait le même nom de baptême que moi. L'enregistrement qui venait immédiatement après (il parlait du haut de la page suivante) était remarquable d'un autre côté par la grande place qu'il y tenait ; on avait, effectivement, constaté sous la même rubrique le mariage simultané de deux frères.

Quand à la mention relative à celui de sir Félix Glyde, elle n'avait rien qui appelât l'attention, si ce n'est le peu d'espace dans lequel, au bas de la page, elle se trouvait si fort à l'étroit. Les renseignements fournis sur la femme étaient conçus suivant les formules d'usage. Elle était désignée sous les noms de "Cecilia Jane Elster, de Park View Cottages, Knowlesbury, fille unique de feu Patrick Elster, Esq., quand vivait habitant de Bath."

Je notai ces détails dans mon portefeuille, non sans me sentir, pendant cette opération, fort embarrassé, fort découragé au sujet de mes démarches ultérieures. Le secret que jusqu'à ce moment, j'avais cru être à portée de ma main, semblait à cette heure plus éloigné que jamais.

Avez-vous trouvé, monsieur, ce dont vous aviez besoin ? me dit le clerc, au moment où je fermais le registre.

— Oui, répondis-je ; mais j'ai encore quelques recherches à faire. Je dois supposer, sans doute, que le prêtre qui avait charge de cette paroisse, en l'année 1803, n'est plus aujourd'hui de ce monde ?

— Oh ! non, monsieur, il était mort trois ou quatre ans avant que je vinsse dans ces parages ; et ceci remonte à l'année 1827.

— Ne m'avez-vous pas dit que votre ancien patron habitait Knowlesbury ? lui demandai-je.

— Certainement, monsieur répondit le clerc. M. Wansborough, l'ancien, habitait Knowlesbury ; et M. Wansboroug, le jeune, y réside aussi.

— Vous venez de me dire qu'il est clerc de la sacristie, tout comme son père l'était avant lui ? Je ne suis pas bien certain de savoir au juste ce que c'est que cette fonction.

— En vérité, monsieur ? ... Et cependant vous arrivez de Londres ? ... Toute église paroissiale, sachez-le donc, possède un clerc de sacristie et un clerc de paroisse. Le clerc de paroisse est un homme dans mon genre.

Le clerc de sacristie remplit des fonctions ordinairement confiées à des gens de loi ; et, s'il y a quelque procès à suivre pour le chapitre, ce sont eux qui en sont chargés. Il en est justement de même à Londres. Toute église de paroisse a son clerc de sacristie ; et pas un, je vous le garantis, qui ne soit en même temps homme de loi.

— J'en conclus, alors, que M. Wansborough, le jeune, est avocat ?

— Sans doute, monsieur, sans doute ! avocat dans High Street, Knowlesbury ; ... c'est là qu'était, avant sa naissance, le cabinet de son père.

— Et combien y a-t-il d'ici à Knowlesbury !

— Un fier ruban de queue, monsieur dit le clerc avec cette notion exagérée des distances et ce vif sentiment des difficultés du voyage qui caractérisent les gens de province... Bien près de cinq milles...

L'après-midi était à peine entamée. J'avais donc tout le temps nécessaire pour pousser une pointe sur Knowlesbury et m'en revenir coucher à Welmingham ; or, il n'y avait probablement personne dans la ville de qui je pusse attendre plus d'assistance pour mes recherches sur le caractère et la position de la mère de sir Percival, antérieurement à son mariage avec Félix Glyde, que le "solicitor" de la localité. Décidé à partir immédiatement à pied pour Knowlesbury, je fus le premier à sortir de la sacristie.

— Bien des remerciements, monsieur,

me dit le clerc, quand je glissai dans sa main mon petit cadeau. En laissant l'église derrière moi, je jetai un regard en arrière, et sur le bas de la route, je revis mes deux individus, accompagnés, cette fois, d'un troisième personnage ; ce dernier était le petit homme en noir que, dans la soirée précédente, j'avais suivi à la piste jusqu'au chemin de fer.

Le trio suspect resta quelque temps à causer, puis se sépara. L'homme en noir s'en alla tout seul du côté de Welmingham, les deux autres demeurèrent ensemble, se proposant évidemment de me suivre dès que je me mettrais en route.

Je continuai mon chemin sans laisser voir à ces drôles que j'eusse pris garde à eux. En ce moment ils ne me causaient aucune irritation intérieure ; — ils ranièrent, au contraire, mes espérances atténuées. Dans ma première surprise en trouvant la preuve du mariage, j'avais perdu de vue la conclusion que je tirais la veille de la présence de ces hommes dans le voisinage de la sacristie.

Leur réapparition me rappela que sir Percival avait prévu ma visite à l'église du Vieux-Welmingham, comme la conséquence naturelle de mon entrevue avec mistress Catherick ; — sans cela, il n'eût pas envoyé ses espions me guetter en cet endroit. Si simples et si transparentes que les choses parussent être, dans la sacristie elles cachaient bien certainement quelque méfait ; — et dans le registre, pour si peu que j'en pusse savoir, je subodorais une fraude non encore découverte.

X

Quand j'eus perdu l'église de vue, j'accélérai le pas du côté de Knowlesbury.

La route était, la plupart du temps, droite et unie. Toutes les fois que je regardais par dessus mon épaule, je voyais les deux espions obstinés à me suivre. Le plus souvent, ils restaient en arrière à une distance fort convenable ;

mais une ou deux fois ils pressèrent le pas comme s'ils voulaient me rattraper ; — puis ils s'arrêtaient, — tenaient conseil, — et reprenaient leur ancienne position. Je ne pouvais deviner exactement ce qu'il prétendaient faire ; mais je doutais fort d'arriver à Knowlesbury sans avoir couru quelque danger sur le chemin. Mes soupçons, à cet égard, se réalisèrent.

Je venais d'aborder un endroit où la route, passablement déserte, formait à quelque distance un brusque détour, et, basant mes calculs sur le temps écoulé, je pensais devoir être assez près de la ville, lorsque j'entendis, tout à coup, dans mon voisinage immédiat ; le pas de deux hommes.

Avant que j'eusse pu tourner la tête, l'un d'eux (le même qui, à Londres, m'avait suivi) passa rapidement à ma gauche, et me heurta de l'épaule. Je m'étais irrité, plus que je ne m'en doutais moi-même, d'avoir eu toujours derrière moi, depuis mon départ du Vieux-Welmingham, ces menaçants compagnons ; et, par malheur, je me laissai aller à écarter rudement, de ma main ouverte, celui qui venait ainsi se frotter à moi. Il cria tout aussitôt au secours. Son camarade, le grand gaillard habillé en garde-chasse, sauta immédiatement à ma droite, — et, la seconde d'après, ces deux coquins me tenaient entre eux, les deux bras pris, au milieu de la route.

La conviction qu'un piège m'avait été tendu, et le dépit de voir que j'y étais tombé, m'empêchèrent heureusement d'aggraver ma situation par une lutte inutile avec ces deux hommes, dont un seul, selon toute probabilité, aurait suffi pour me maîtriser malgré mes efforts. Je réprimai donc le premier mouvement, bien naturel, par lequel j'allais essayer de me dépêtrer, et je regardai autour de moi pour m'assurer s'il n'y avait pas dans les environs, quelqu'un dont je pusse invoquer le témoignage.

Dans un champ peu éloigné, un labou-

reur était à l'ouvrage ; il avait dû voir tout ce qui s'était passé. Je lui criai de nous suivre à la ville ; secouant la tête avec une obstination grossière, il s'éloigna, au contraire, dans la direction d'un cottage écarté du grand chemin. En même temps, les hommes qui me tenaient entre eux, m'annonçaient leur intention de me traduire en justice pour tentative de coups et blessures. J'étais, maintenant, assez de sang-froid et assez bien avisé pour ne leur opposer aucune résistance.

— Cessez de me tenir les bras, leur dis-je, et j'irai avec vous jusqu'à la ville... L'homme en garde-chasse refusa brutalement. Mais son compagnon fut assez fin pour tenir compte des conséquences de ce refus, et ne pas se laisser compromettre par une violence que rien ne justifiait. Il fit signe à l'autre, et les bras libres, je marchai désormais entre eux.

Nous parvîmes au tournant de la route ; et là, presque immédiatement devant nous, commençaient les faubourgs de Knowlesbury. Un agent de la police locale marchait sur la contre-allée au bord du chemin. Les deux hommes lui firent immédiatement leur plainte. Il répondit que le magistrat siégeait actuellement à la municipalité, nous recommandant de nous rendre immédiatement devant lui.

Nous allâmes en effet, à la maison de ville. Le clerc rédigea un mandat en forme, et l'accusation fut portée contre moi, non sans les exagérations et les mensonges qui sont d'usage en pareille circonstance. Le magistrat demanda si quelqu'un sur la route, ou près de la route, avait assisté à la lutte engagée ; et à mon grand étonnement, le plaignant attesta lui-même la présence du laboureur dans le champ. Je fus bientôt éclairé, par ce que dit ensuite le magistrat, sur le mérite de cette sincérité spontanée. Il m'ajourna tout aussitôt jusqu'à ce que le témoin pût être régulièrement produit ; et il me proposa, en même temps, de recevoir caution que je me représenterais devant lui, pourvu que

j'offrisse à cet égard une garantie de quelque valeur. " Si j'eusse été connu dans la ville, ajouta-t-il, ma libération provisoire m'aurait été accordée sur mon simple engagement ; mais, étranger comme je l'étais, il lui fallait une autre responsabilité que la mienne. "

Toute la portée du stratagème me fut alors révélée. On s'était arrangé pour rendre l'ajournement indispensable, dans cette ville où je n'étais connu de personne, et où par conséquent je ne pouvais espérer d'être mis en liberté sous caution. L'ajournement, il est vrai, ne s'étendait qu'à soixante-douze heures, car nous devions être jugés à la prochaine audience du magistrat.

Mais pendant ces trois jours où je serais strictement enfermé, sir Percival pourrait prendre toutes les mesures à sa convenance pour gêner mes futures démarches, — peut-être pour se mettre à l'abri de toute découverte, — sans avoir à craindre aucun obstacle de ma part. Les trois jours expirés, on retirerait, sans aucun doute, cette accusation dérisoire, et la production du témoin deviendrait parfaitement inutile.

Ce ne fut qu'après m'être laissé dominer par l'espèce de désespoir où me jetaient les embarras de ma situation, que tout à coup s'offrit à mon esprit une marche à suivre dont sir Percival ne s'était pas avisé, très-probablement, et qui, dans un laps de temps fort court, devait me rendre à la liberté. Je résolus de faire connaître l'embarras où je me trouvais à M. Dawson, de Lak-Lodge.

On peut se souvenir qu'à l'époque de mes premières recherches dans les environs de Blackwater Park, j'étais allé chez ce gentleman à qui j'avais remis une lettre de miss Halcombe, laquelle me recommandait, dans les termes les plus forts, à son amicale attention. Je lui écrivis pour lui faire connaître ma présence à Knowlesbury, et je lui demandai si la confiance dont m'avait investi une dame qu'il con-

naissait bien, et si l'hospitalité qu'il m'avait accordée dans une circonstance récente, ne m'autorisaient pas à invoquer son assistance, lorsque celle d'amis plus intimes venait à me faire défaut.

J'obtins la permission de dépêcher ma lettre par un messenger, pour qui je louai une voiture afin qu'il pût ramener le docteur, séance tenante. Lak-Lodge était plus près de Knowlesbury que de Blackwater. Mon homme déclarait qu'il ne lui fallait pas plus de quarante minutes pour s'y rendre en voiture, et autant pour me ramener M. Dawson. Je lui enjoignis de relancer le docteur partout où celui-ci pourrait se trouver, si par hasard il n'était pas chez lui ; — puis j'attendis le résultat avec autant de patience et d'espérance que j'en pus invoquer pour me venir en aide.

Il n'était pas tout à fait une heure et demie quand le messenger se mit en route. Avant trois heures et demie il était de retour, ramenant le docteur avec lui. La bonté de M. Dawson, et la délicatesse avec laquelle il semblait envisager, comme toute naturelle et allant de soi, la prompte assistance qu'il me prêtait, me causèrent une émotion dont j'étais à peine maître. La caution exigée fut offerte par lui, et acceptée immédiatement. Avant quatre heures de l'après-midi, le même jour, j'échangeais une cordiale poignée de mains avec le bon docteur, dans les rues de Knowlesbury où, désormais, je circulais librement.

M. Dawson, dont l'hospitalité ne se démentait pas m'avait invité à retourner avec lui dans sa résidence, et à y prendre mes quartiers pour la nuit. Je dus lui répondre que mon temps ne m'appartenait pas, et lui demander la permission d'ajourner ma visite au temps peu éloigné où je pourrais, en lui renouvelant mes remerciements, lui donner toutes les explications auxquelles il avait droit, et qui m'étaient pour le moment interdites. Nous nous quittâmes après des témoignages

ges d'amitié réciproques, et je me dirigeai, à l'instant même, vers les bureaux occupés, dans High-street, par M. Wansborough.

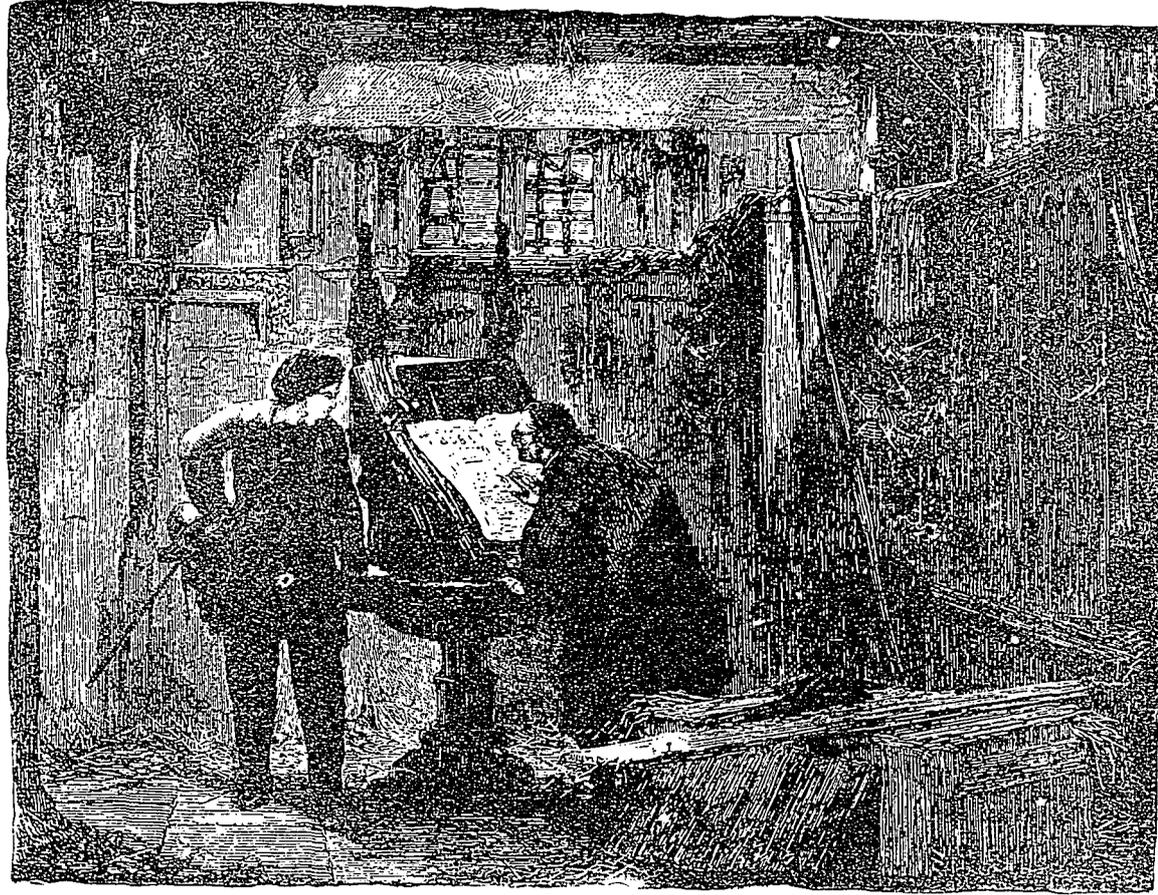
Gagner du temps était, maintenant, de la dernière importance.

La nouvelle de ma mise en liberté sous caution devait parvenir à sir Percival, — j'en avais la certitude absolue, — avant la fin de cette journée. Si, dans les quelques heures qui allaient suivre, je ne m'étais pas mis en situation de légitimer ses plus terribles craintes, et de le tenir complètement à ma merci, je pouvais perdre, et perdre à jamais, tout ce que j'avais gagné de terrain. Le caractère de cet homme qu'aucun scrupule n'arrêtait, l'influence locale dont il était armé, le péril extrême des révélations dont le menaçaient mes recherches aveuglément dirigées, — tout me faisait un devoir d'arriver le plus tôt possible à une découverte décisive, et de ne pas perdre pour cela une seule minute.

En attendant l'arrivée de M. Dawson, j'avais eu le temps de réfléchir, et ce temps n'avait pas été perdu pour moi. Certaines portions de ma conversation avec le vieux clerc se présentaient maintenant à ma mémoire avec un sens nouveau, une portée nouvelle ; et un soupçon qui ne s'était pas offert à moi pendant mon séjour dans la sacristie commençait à se faire parmi les ténèbres de ma pensée. En venant à Knowlesbury, je m'étais seulement proposé d'obtenir de M. Wansborough quelques renseignements au sujet de la mère de sir Percival. Mon principal objet, maintenant, était d'examiner le "duplicata" du registre conservé dans l'église du Vieux-Welmingham.

M. Wansborough se trouvait dans son cabinet, lorsque je demandai à lui parler.

C'était un homme jovial, dont la face rouge exprimait bien l'humeur facile, ressemblant plutôt à un gentilhomme campagnard qu'à un avocat ; et ma démarche



Voici l'année que vous demandez, monsieur, dit le clerc. (page 611)

auprès de lui sembla l'amuser encore plus qu'elle ne l'étonnait. Il avait entendu parler de la copie du registre gardée par son père ; mais jamais, lui-même, il n'y avait jeté les yeux. Jamais, non plus, on ne s'en était enquis, — et elle devait, sans aucun doute, se trouver dans une armoire particulière, parmi beaucoup d'autres pa-

piers auxquels il s'était bien gardé de toucher depuis le décès de l'auteur de ses jours. Comment avais-je entendu parler de ce double ? était-ce par quelqu'un de la vie ?

Je détournai de mon mieux la question. On ne pouvait, à ce moment des investigations, user de trop de prudence ; et autant

valait ne pas laisser savoir à M. Wansborough que j'avais examiné déjà le registre original. Je me présentai, en conséquence, comme poursuivant une enquête de famille, pour les convenances de laquelle il fallait perdre le moins de temps possible. Je désirais vivement expédier à Londres par le courrier du jour, certains renseigne-

ments essentiels ; et un coup d'œil sur le "duplicata" du registre (moyennant que je payerais les droits d'usage), en me fournissant les renseignements dont j'avais besoin, m'épargnerait un second voyage au Vieux-Welmingham. J'ajoutai que, dans le cas où j'aurais à faire prendre ultérieurement un extrait du registre original, je m'adresserais pour avoir ce document, à l'étude de M. Wansborough.

Après cette explication, il n'objecta plus rien à la production de la copie. Un clerc fut dépêché dans ses archives, et, après quelques délais, revint avec le volume. Il était de même dimension que celui de la sacristie, avec cette seule différence, que le "duplicata" était relié avec plus de soin. Je m'installai avec lui sur un pupitre inoccupé. Mes mains tremblaient ; j'avais la tête brûlante ; je sentis la nécessité de déguiser de mon mieux cette agitation involontaire aux personnes qui étaient avec moi dans la chambre, avant de me hasarder à ouvrir le volume.

Sur le premier feuillet, que j'examinai tout d'abord, étaient tracées quelques lignes, d'une encre pâlie par le temps.

J'allai jusqu'au mois de septembre 1803. J'y trouvai le mariage de l'homme dont le nom de baptême était le même que le mien. J'y trouvai la double mention du mariage des deux frères ; — et entre ces deux enregistrements, au bas de la page ?..

Rien ! pas le moindre vestige de l'acte qui, dans le registre de paroisse, attestait le mariage de sir Félix Glyde et de Cécilia-Jane Elster.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, et battit à m'étouffer. Je regardai une seconde fois, — je craignais de m'en rapporter trop vite au témoignage de mes yeux. Mais, non... Plus de doute ! Le mariage n'était pas inscrit. Les enregistrements occupaient, sur les pages de la copie, exactement les mêmes places que sur les pages de l'original. Sur l'une d'elles, le

dernier article enregistré constatait le mariage de l'homme qui portait mon nom de baptême. Au-dessus se trouvait un espace laissé en blanc ; laissé bien évidemment ainsi, parce qu'il était trop peu considérable pour renfermer la mention du mariage des frères, laquelle, dans la copie comme dans l'original, occupait les premières lignes de la page suivante.

Cet espace blanc révélait, à lui seul, tout ce qui s'était passé ! Il avait dû rester ainsi, dans le registre de paroisse, depuis l'année 1803 (où les mariages en question avaient été célébrés, et la copie exécutée) jusqu'à l'année 1827, époque où sir Percival parut à Welmingham. Ici, à Knowlesbury, se voyait, sur la copie, la chance qui s'était offerte à lui de commettre le faux : — et là-bas, au Vieux-Welmingham, sur le registre de l'église, s'établait le faux lui-même !

Je me sentais gagner par des étourdissements, et, pour ne pas tomber, je dus me tenir au pupitre. De tous les soupçons qui m'avaient assiégé au sujet de ce désespéré, pas un n'approchait du vrai ; jamais il ne m'était venu à la pensée qu'il pût n'être pas le moins du monde sir Percival Glyde, et n'avoir pas plus de droits à la baronnie ou à la propriété de Blackwater-Park que le plus pauvre laboureur employé sur le domaine. Dans un temps, j'avais pensé qu'il pouvait bien être le mari d'Anne Catherick ; — mais le crime dont en réalité il s'était rendu coupable, mon imagination, dans son vol plus hardi, n'en avait jamais approché.

Les misérables moyens par lesquels la fraude avait dû s'effectuer, la grandeur et l'audace du crime qu'elle impliquait, l'horreur des conséquences que sa découverte devait entraîner : toutes ces considérations m'accablaient à la fois. Comment s'étonner, maintenant, de cette agitation toute brutale au sein de laquelle ce malheureux passait sa vie ; de ces alternatives désespérées entre une duplicité abjecte et une violence sans frein ; de cette

méfiante folle, inspirée par les remords, qui lui avait fait emprisonner Anne Catherick à l'hospice, et plus tard, l'avait fait entrer dans un ignoble complot contre sa propre femme, en vertu du simple soupçon que l'une et l'autre connaissaient son terrible secret ?

La découverte de ce secret aurait pu, à une époque déjà passée, le faire marcher à la potence ; maintenant encore, elle pouvait lui valoir la transportation à vie. La découverte de ce secret, en supposant même que les victimes de sa fraude lui épargnaient les pénalités légales, lui ôterait d'un seul coup son nom, son rang, son domaine, toute l'existence sociale par lui usurpée.

Tel était le secret, et désormais, j'en étais maître ! Sur un mot de moi, château, terre, baronnie étaient à jamais perdues pour lui ; sur un mot de moi, il serait réduit à errer par le monde, proscrit, misérable, sans nom, sans argent, sans amis ! Tout l'avenir de cet homme était suspendu à mes lèvres, et, dans ce moment-là même, il le savait aussi bien que moi !

Cette dernière pensée eut pour effet de me rappeler à moi-même. Des intérêts bien autrement précieux que les miens dépendaient de la prudence qui présiderait dorénavant à mes moindres actions. Il n'était pas de trahison possible que sir Percival ne dût essayer contre moi. Dans sa position périlleuse et désespérée, il ne s'effrayerait d'aucun risque, il ne reculerait devant aucun forfait ; bref, pour son salut, il aurait recours indistinctement à tous les moyens.

Je réfléchis durant quelques minutes. La première nécessité pour moi était d'établir, par une preuve écrite bien positive, le fait que je venais de découvrir ; et pour le cas où quelque accident personnel viendrait à m'atteindre, de mettre cette preuve hors de la portée de sir Percival. La copie du registre était certainement en sûreté dans les archives de M. Wansborough ; mais l'original, dans la sacristie,

aurait de fort grands risques, ainsi que j'avais pu m'en assurer par moi-même.

Dans cette occurrence pressante, je pris le parti de revenir à l'église, de recourir une seconde fois à l'obligeance intéressée du clerc, et de prendre le soir même, avant de me coucher, tels extraits de registre qui pourraient m'être nécessaires. Je ne savais pas, alors, qu'il eût fallu légalement certifier cet extrait, et qu'aucun document dressé, garanti par moi seul, ne pouvait avoir, devant les tribunaux, la valeur d'une preuve.

Motivait de mon mieux le trouble que M. Wansborough avait déjà remarqué sur ma physionomie et dans mes gestes, je déposai sur la table les honoraires qui lui étaient dus ; je convins avec lui que je lui écrirais le lendemain ou le surlendemain ; et je quittai l'étude avec un vrai tourbillon dans la tête, une vraie fièvre dans les veines. Il commençait à faire nuit. L'idée me vint que je pourrais encore être suivi, et qui sait ? attaqué sur la grande route. (à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine par aite par os Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement.

LA COMSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

*** SANTE ET BEAUTE ***

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidé-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION
COLLECTION DES
Principaux Romanciers
FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine.
Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS
RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,
Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 696

1617 RUE NOTRE-DAME

PURIFIEZ VOTRE SANG

AU MOYEN DU

GOUDRON DE NORVEGE

C'est le dépuratif du

Sang par excellence

IL EST BIEN

SUPERIEUR a LA SALSEPAREILLE

Et ne manque jamais de guérir
les maladies chroniques ré-
sultant le plus souvent
d'un

SANG VICIE

TELLES QUE

Les vieilles bronchites,
Les maladies de la gorge,
Les catarrhes,
Les maladies des
Rognons et de
La Vessie,
Les maladies de la peau,
etc., etc.

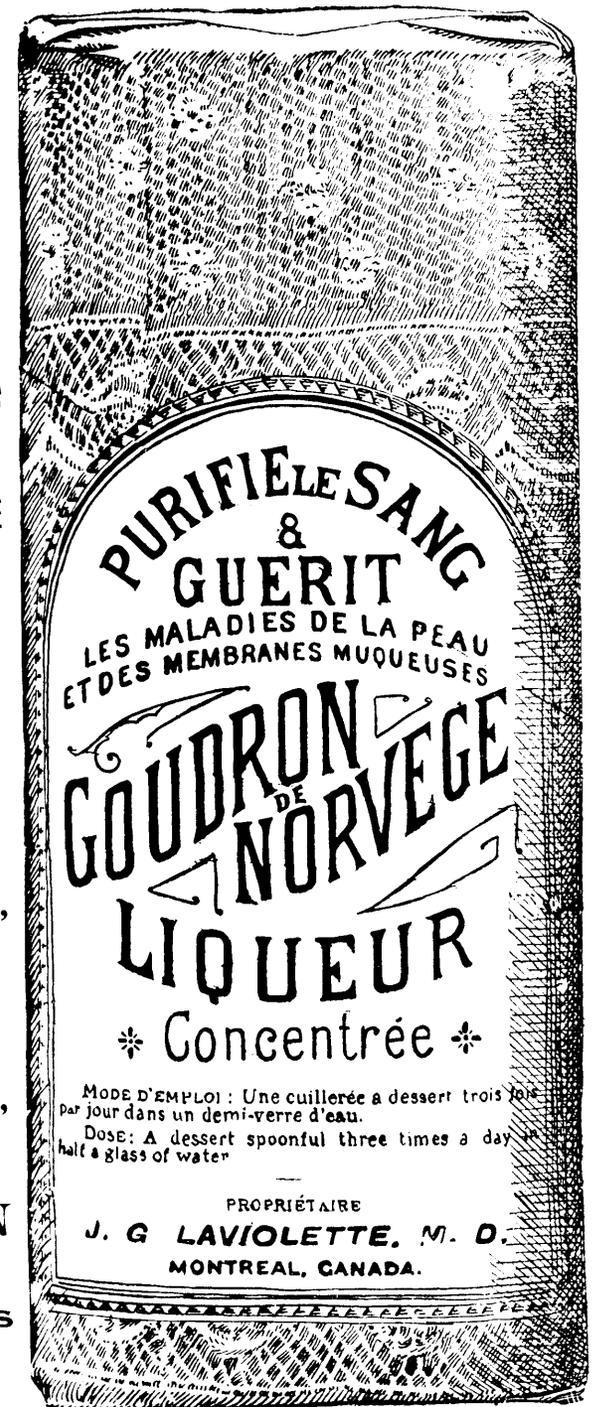
GRAND FLACON

D'UN DEMIARD :

PRIX: - - 25 CTS

Chez tous les pharmaciens

DEMANDEZ-LE



HORLOGES! HORLOGES!



N'ACHETEZ PAS 

◆ VOS HORLOGES 

+++++
AVANT D'AVOIR VU NOTRE
ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un
choix considerable de

HORLOGES MUSICALES,
HORLOGES DE FANTAISIE,
REVEIL-MATINS

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The AMERICAN CLOCK Co.

No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel
MONTREAL

APPEL AU CLERGE

A VENDRE

AU PROFIT DE 

LA COLONISATION

(Pour un missionnaire)

18 BEAUX TABLEAUX

A L'HUILE

A PRIX MODIQUES

CHEZ

M. ALBERT GAUTHIER

Marchand d'ornements d'église

RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

IMPRIMERIE BILAUDEAU

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en général :

LIVRES,
BROCHURES,
JOURNAUX,
REVUES, ETC.

SPECIALITE :

Imprimés pour le commerce.

PRIX TRES MODERES

P.-D. BILAUDEAU,
Gerant

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRETER

Sur billets, hypothèques, etc. etc.

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.